

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'esprit chrétien dans le sport
Le sport dans l'Église primitive et au moyen âge
« Travailler comme un nègre »
Le diable dans le folklore ardennais
« Poésie religieuse »
Le prestige de l'Angleterre
Paul Bourget en Italie

S. Exc. Mgr. BAUDRILLART
Michel CHRISTIAN
Pierre RYCKMANS
Louis BANNEUX
Dom A.-M. ACHARD, O. S. B.
Hilaire BELLOC
Philippe de ZARA

Les idées et les faits : Chronique des idées : Semaine sociale de Reims, Mgr J. Schyrgens.

L'esprit chrétien dans le sport⁽¹⁾

A Monsieur Michel Christian.

Vous vous êtes adressé à moi afin d'avoir quelques mots de préface à votre étude sur *L'esprit chrétien dans le sport*. Pourquoi ce choix? Vous serait-il tombé sous les yeux, par hasard, tel passage de tels articles où l'on rapporte qu'à dix huit ans, élève du Gymnase Pascaud, je fus désigné comme champion pour l'Exposition de 1878? Ce détail biographique que j'avais eu l'imprudence de confier, un jour, à un journaliste qui m'interviewait fit, à un moment donné, le tour de la presse et me valut une « gloire » rétrospective dont ma situation et mon âge présents ne songèrent pas, faut-il le dire, à tirer la moindre vanité. Cependant il fit plaisir à mes jeunes disciples; peut-être même plus qu'un sermon.

Depuis ce temps lointain, j'ai pratiqué d'autres sports, engagé d'autres luttes et cherché, comme tout bon chrétien, à conquérir ailleurs, pour la plus grande gloire de Dieu et celle de l'Église, ce titre de champion. L'instruction, la formation de la jeunesse ont concentré la plus grande part de mes efforts. Ce fut une lutte aussi, au sein d'un État laïque, jaloux de ses monopoles et ne s'en laissant arracher de parcimonieux lambeaux, tels quelques mètres de terrain, une tranchée pendant la guerre, qu'au prix de sévères combats. C'en fut une autre encore que de me mesurer, plusieurs années durant, avec les ardents propagandistes que l'Allemagne entretenait en tous pays pour y diminuer l'estime de la France. En ce sens, oui, j'ai continué d'être un « sportif », un lutteur, et c'est plutôt à ce lutteur-là que vous avez demandé, Monsieur, ces quelques lignes.

Les idées ne valent pas parce qu'elles sont vieilles ou jeunes, parce qu'elles plaisent ou répugnent aux contemporains, mais parce qu'elles sont justes ou fausses. L'erreur du libéralisme fut de sembler croire que toute idée dite moderne méritait *ipso facto* qu'on lui fit quelques concessions et ses partisans, trop souvent, agirent en conséquence. Là où ils avaient raison, c'est quand ils protestaient contre la déplorable tendance d'autres catholiques à qui il suffisait qu'une idée, ou même une invention, fût moderne et plût à leurs contemporains pour qu'ils la déclarassent suspecte et la tournassent en dérision. Les sages, au contraire, disaient : « Pesons tout, examinons tout, suivons pas à pas les doctrines qui

séduisent successivement les hommes, regardons jusqu'aux facettes des mots brillants qu'ils prennent pour des lumières; séparons le bon grain du mauvais; emparons-nous de tout ce qui nous paraît juste et utile pour servir la cause de la vérité, pour gagner des amis à l'Église. Tout ce qui est ou peut devenir bon est nôtre.

Ainsi en est-il du *sport* qui fait le sujet de ce livre. S'il était mauvais en lui-même, nulle compromission ne serait permise; il n'y aurait qu'à l'écartier en dépit de la vogue dont il jouit. Mais s'il peut être bon, — et cela c'est l'évidence même, — adoptons-le; éclairons, orientons, guidons ceux qui le conseillent et ceux qui s'y adonnent; adoptons le mot, adoptons la chose, afin, — et telle est précisément votre idée maîtresse, — de lui insuffler une âme, un esprit chrétien.

Dans le noble et ardent petit livre de M. François Hébrard, professeur à notre Université catholique, président de la Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France : *Soigner son corps, former la volonté*, je trouve exposée, d'une façon juste et charmante, cette même pensée touchant la collaboration de l'Église et du sport.

Vous connaissez, écrit en substance M. Hébrard, cette caricature de Daumier où un mari s'adressant à sa femme lui demande : « Vous sortez? — Oui. — Quand rentrerez-vous? — Quand il me plaira. — C'est bien, réplique le mari avec autant d'humour que de dignité, mais pas plus tard ».

Le dialogue de Daumier, ajoute M. Hébrard, aurait pu être modifié ainsi : « Vous sortez? — Oui. — Très bien... Le temps est beau. Sortons ensemble ».

Et il conclut : « C'est la réponse qu'ont donnée à la jeunesse attirée par les exercices physiques beaucoup de ceux qui ont mission de l'élever. Et elle n'a pas été formulée à la légère ».

On ne peut mieux dire : qu'il s'agisse du sport ou de toute autre manifestation extérieure, honnête et décente de la vie moderne : Sortons ensemble!

* * *

Sortons ensemble! Eh bien, oui! Votre livre, Monsieur, vient à son heure. Un cri d'alarme a été poussé, parmi les éducateurs, dans la presse, dans les milieux de culture physique où le sport n'est pas considéré comme une entreprise de rivalité brutale à but financier ou de pure esthétique corporelle, mais comme un

(1) Lettre-préface à un volume de M. Michel Christian, qui paraîtra bientôt, sous ce titre, chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris. Nous devons à l'obligeance des éditeurs, avec la primeur de cette belle lettre, celle de l'extrait que nous publions plus loin.

art de perfectionnement individuel. « Où va le sport? » s'est-on demandé, vers quels abus et, par un renversement singulier de sa fin première, vers quelles tares, mêmes physiques, chez beaucoup de ceux qui le pratiquent? Vers quelle régression intellectuelle? La question morale elle aussi a été posée (1). Elle doit l'être en effet, car le sport tel qu'il est enseigné un peu partout risque d'aboutir à un culte idolâtrique du corps, force ou beauté, et donc à un retour vers le paganisme, avec tous les excès qu'il comporte.

L'Église a le devoir d'intervenir. Plus ou moins consciemment, en cette question comme en d'autres, toutes les inquiétudes se tournent sinon vers elle directement, du moins vers son esprit, vers sa morale. L'heure est peut-être unique pour saisir un moyen d'influence qui la fera pénétrer plus avant dans la masse populaire et se mêler plus intimement au rythme de sa vie. Qui donc reprochait à l'Église, il y a quelques jours, d'être trop lointaine, trop renfermée dans ses temples, et de ne plus savoir associer, comme au Moyen âge, dans des manifestations qui pourraient rappeler la sainte allégresse et les jeux de David devant l'Arche, la religion et la vie?

Elle ne fera d'ailleurs, en ce qui touche le sport, que continuer une tradition. Dans des chapitres fort étudiés, Monsieur, vous nous présentez successivement : *Le Sport dans l'Église primitive; Le Sport au Moyen âge; L'Éducation sportive et la Renaissance catholique au XVII^e siècle; enfin Lacordaire et l'Éducation physique au XIX^e siècle*. Lacordaire avait donné à l'École de Sorèze le programme suivant : *Religion. — Sciences et Lettres. — Arts du corps*, — expression que nous traduisons aujourd'hui par le mot : sport. « Les arts du corps, avait-il écrit, tels que l'équitation, la gymnastique, la chorégraphie et l'escrime, ne sont pas indifférents au succès d'une éducation qui ne veut rien omettre de ce qui convient à l'homme pour ne rien perdre de lui. Les forces du corps sont la condition d'une vie bien pondérée et les grâces ne sont inutiles ni à l'éloquence qui veut persuader, ni à la bonté qui veut plaire, ni au chrétien qui veut porter dignement toute l'œuvre de Dieu dans sa personne, la présenter sans orgueil, comme sans honte, au respect de ses semblables. » Voilà le but chrétien de l'éducation physique; voilà, dans le domaine du sport, l'application de *l'Ad majorem Dei gloriam*.

* * *

En arriverai-je jusqu'à dire que, ce faisant, l'Église se mettra souvent d'accord avec son propre langage? Ce langage qui revient à chaque page de nos offices, le chroniqueur laïque d'un grand journal du soir l'avait remarqué quand il écrivait cet été un article qui était presque une invite, une suggestion : *Saint Paul Patron du sport?* N'est-ce pas en effet à tout instant que l'Apôtre se sert de comparaisons empruntées aux jeux athlétiques? Et cela ne nous démontre-t-il pas que, pour saisir de telles images, les chrétiens devaient pratiquer de tels jeux?

Écoutez ces mots d'aujourd'hui : « Il nous faut travailler à devenir des hommes complets, à atteindre la mesure de la stature du Christ... C'est en lui que tout le corps coordonné trouvera cette force qui joint les membres unis par l'entremise des muscles... » « Ce n'est point que j'aie gagné le prix ni acquis une forme parfaite, mais je continue ma course avec le désir d'être vainqueur. »

Sans cesse, les mots de stade, de piste, d'arène, d'athlète, de course, de combat, de prix et de couronne reparaissent dans les Épîtres de saint Paul. Il admettait la vie de son temps, il s'y associait, il en prenait le langage, mais il vivifiait, il transfigurait tout au souffle de la foi, par la flamme de son zèle. Tel fut l'Apôtre des Gentils.

(1) Dans la presse, *l'Animateur des Temps nouveaux* consacre périodiquement à ce sujet quelques-unes de ses vaillantes et patriotiques campagnes.

Des Gentils? Ne le sommes-nous pas en partie redevenus et, en ce qui concerne le sport, avec leurs jeux grossiers, sans âme, leurs compétitions païennes? Comprenons la leçon de saint Paul.

Votre livre y aidera grandement, Monsieur. Je le place sous la protection du « patron du sport ». Et à Dieu vat, n'est-ce pas, pour la régénération chrétienne de notre temps et de notre pays!

† ALFRED BAUDRILLART,
Archevêque de Mélitène,
Membre de l'Académie française,
Recteur de l'Université catholique de Paris.

Le sport dans l'église primitive et au moyen âge

I

Pendant les trois premiers siècles de notre ère, l'Église chrétienne s'infiltra lentement dans le paganisme et ses institutions, dont la doctrine était essentiellement contraire à l'idéal de la religion nouvelle qui, faible devant les hommes, mais puissante devant Dieu, devait renverser cependant, par la force de sa vérité, par l'héroïsme de ses martyrs, par la constance indéfectible de ses fidèles, le culte idolâtrique.

Elle fut, dans la société païenne, orgueilleuse et corrompue, la paille qui brise un dur acier, l'once de levain qui soulève la masse inerte de la pâte.

Le paganisme, dans son matérialisme borné, rivait l'homme à sa chair, à ses instincts dépravés, à ses exigences tyranniques.

Le christianisme, dans sa spiritualité brisa les fers de cet odieux esclavage et transporta l'âme alourdie, dans le clair azur, en l'arrachant au bourbier.

La doctrine de Jésus, Verbe de Dieu, fit rentrer l'homme égaré dans le droit chemin de son éternel avenir, en rétablissant, dans l'univers, l'ordre détruit par la révolte, l'aveuglement et le vice.

Le corps périssable, objet de toutes les complaisances, ravisseur et intrus, abandonnait un trône qu'il avait usurpé, et redevenait le serviteur de l'esprit immortel qui le doit toujours régir.

Dans le paganisme, en effet, la chair et ses appétits formaient l'étroit horizon d'une existence amoindrie.

L'idolâtrie n'avait jamais connu ni enseigné la vie spirituelle et surnaturelle. Elle n'avait point ravi l'âme, au-dessus des goûts de cette terre, pour lui donner la joie d'un immortel aliment. Même en lui révélant l'immortalité, elle l'avait laissée en proie aux passions, aux tourments, aux vertus que termine la mort (1).

Si la beauté morale touchait parfois les cœurs, car l'homme ne peut corrompre totalement sa nature, elle ne possédait point, privée de la grâce d'En-Haut, cette force attractive qui enchante, séduit et entraîne jusqu'à l'imitation et la conformité.

Un abîme insondable sépare les héros païens des héros chrétiens.

Entre eux demeure la distance incalculable qui s'étend du ciel à la terre!

Un matérialisme aveugle pesait sur l'humanité, incapable de voir, au delà des limites d'une terrestre nature.

(1) Lacordaire.

Le corps était divinisé, ses vices appelés vertus.

Sa forme et sa vigueur, ses excès mêmes se voyaient l'objet d'un culte particulier, dont les arènes, les stades et les théâtres devenaient les vrais temples, et l'incarnation de la force brutale résidait dans ces dieux dont la foule entourait les autels, en chantant leurs exploits, en pratiquant jusqu'à leurs turpitudes.

Car, dans la fréquentation habituelle de ces héros, de ces divinités corporelles, sexuelles, corrompues, l'homme apprenait lui-même à être sensuel et dépravé, et trouvait une excuse à ses dérèglements, l'invitation au mal, dans les tristes exemples de ceux qu'il adorait, en offrant à leurs crimes l'encens et les victimes.

Peut-être, même, n'avait-on multiplié, à l'envi, tous ces dieux innombrables, que pour mieux glorifier la bassesse des passions et bâillonner les consciences.

Aussi ce culte des forces corporelles, s'il déployait la beauté physique des athlètes, n'engendrait guère que la dégradation des âmes, car « le matérialisme est une passion de se rabaisser, pour faire à son corps une bauge libre dans l'univers, et n'est autre qu'une suprême tentative pour étouffer, en soi, le remords (1). »

* * *

Dès ses premiers pas, le christianisme va donc se heurter à un ennemi implacable dont l'esprit, la doctrine et les lois sont essentiellement en désaccord avec le surnaturel idéal qu'il proclame et doit imposer à travers le monde régénéré.

Aussi, l'Apôtre des Gentils, se faisant le porte-voix de la religion nouvelle, va-t-il condamner sans réticence le paganisme, son matérialisme et ses funestes suites.

Dans la lettre qu'il adresse aux chrétiens de Rome, saint Paul juge ainsi ceux qui sont devenus les maîtres du monde :

« Se vantant d'être sages, dit-il, ils ont perdu la raison.

« Dieu les a abandonnés aux désirs de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte qu'ils déshonorent leur propre corps, eux qui ont échangé le Dieu véritable pour l'idole du mensonge, et qui ont adoré et servi la créature, de préférence au Créateur. C'est pourquoi Dieu les a abandonnés à des passions d'ignominie, pour qu'ils reçoivent, dans une mutuelle dégradation, le juste salaire de leur égarement.

« Et comme ils ne se sont pas souciés de le rechercher, Dieu les a livrés à leurs sens pervers, qui leur font opérer tout ce qui est abject. Ils sont remplis d'iniquité, de malice, de cupidité, de méchanceté, d'envie, de pensées homicides et de malignité.

« Ils sont devenus cancaniers, calomnieux, blasphémateurs, arrogants, hautains, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents.

« Ils sont sans intelligence, sans loyauté, sans affection et sans pitié.

« Et bien qu'ils connaissent le jugement de Dieu, déclarant dignes de mort ceux qui commettent de telles fautes, non seulement ils les accomplissent, mais ils approuvent de leurs encouragements ceux qui les font (2). »

Ces tristes résultats d'une éducation païenne ne sont-ils pas de tous les temps, et ceux qui ont mission, de nos jours, de veiller sur l'adolescence ne gémissent-ils pas sur les mêmes maux, engendrés par les mêmes causes ?

* * *

Mais si l'Apôtre du Christ, animé d'une sainte colère, condamne ainsi le paganisme, en dévoile aux fidèles tous les tristes effets, pour les en détourner, va-t-il aussi jeter l'anathème sur la beauté, la forme physique et les soins qu'elles réclament ? Nullement.

(1) Lacordaire.

(2) Lettre de saint Paul aux Romains, ch. I.

Le christianisme, dès son origine, lutte contre la désaxation de l'être, contre ce déséquilibre qui eut pour résultat de transformer le corps et ses facultés, en centre où tout converge, au détriment des droits imprescriptibles de la supériorité de l'esprit.

Son juste enseignement consista donc à rétablir l'ordre rompu, en rendant à chacun des éléments qui constituent notre nature la place exacte qu'il doit occuper selon le plan divin.

Ce n'est pas que le corps soit mauvais en soi, comme le prêcheront plus tard de nombreux hérétiques que l'Église rejettera de son sein ; il est au contraire rempli de grandeur, de dignité, de sainteté même, puisqu'il est l'œuvre du Tout-Puissant et le Tabernacle du Très-Haut ; mais né serviteur, il le doit rester et ne jamais devenir un maître et un despote.

Ses instincts demandent donc, sans cesse, à être surveillés, réprimés, si l'on ne veut pas qu'il s'insurge, en entraînant l'esprit dans le mal moral.

Aussi, est-ce guidé par cette pensée que saint Paul écrit aux Colossiens et aux Romains : « Mortifiez vos membres (1). Ceux qui vivent selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair, mais ceux qui vivent selon l'esprit s'affectionnent aux choses de l'esprit. Or ceux qui vivent selon la chair ne sauraient plaire à Dieu. Si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas. Si vous vivez selon la chair vous mourrez sans espérance, mais si, par l'esprit, vous mortifiez les œuvres du corps, vous vivrez » (2).

Mais ce corps cependant, dont les convoitises luttent contre les aspirations de l'âme qu'il appesantit, est pourtant l'œuvre divine, que mutila la faute adamique et que restaura la grâce rédemptrice.

Malgré ses blessures, ses cicatrices et ses faiblesses, il n'en demeure pas moins le palais où réside l'Éternel, et à ce titre il doit être respecté et honoré.

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint demeure en vous ? Si quelqu'un profane le sanctuaire du Très-Haut, le Seigneur le condamnera, car la Maison de l'Éternel est sacrée ; or c'est vous qui êtes ce temple.

« Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Ferais-je donc, des membres du Christ, des organes voués au mal ? Qu'il n'en soit jamais ainsi (3) ! »

L'Apôtre, en rappelant ainsi, aux premiers chrétiens, la vraie dignité du corps humain, en les engageant à garder jalousement la noblesse de leur chair et de leur sang, à surnaturaliser l'activité physique, était donc bien loin de désapprouver, dans une fausse mystique, dont il s'écarte toujours avec soin, la culture raisonnable de notre être matériel.

Bien plus, il affecte souvent de se servir de maints exemples, tirés des spectacles des cirques et des stades, pour illustrer son enseignement le plus moral et le plus religieux.

Non seulement ces expressions ne lui semblent pas déplacées, mais ce rapprochement, ce parallèle même, qu'il établit volontiers, entre les éléments du composé humain, lui paraissent des plus appropriés, pour faire saisir à ceux qu'il éduque la beauté de l'un par les richesses de l'autre.

Dans son divin enseignement, adressé aux populations rurales de Palestine, Jésus se sert, avant tout, des images propres à frapper l'imagination, à éclairer l'intelligence de ceux qu'il rencontrait, paysans et pêcheurs, en perpétuel contact de la simple nature.

Il leur évoque, donc, les semailles, les moissons, les vendanges, l'ivraie, le bois mort, les anémones des prés et jusqu'à la brebis, égarée du troupeau.

Paul annonce l'Évangile aux peuples des villes d'Orient et d'Occident, adonnés aux sports, dans des cités qui possèdent, toutes,

(1) Lettre de saint Paul aux Colossiens, chap. III, 5.

(2) Lettre de saint Paul aux Romains, chap. VIII.

(3) Lettre de saint Paul aux Corinthiens, I, chap. III et IV.

un forum, un stade, un cirque. Aussi mettant en pratique son propre conseil, « qu'il faut savoir parler aux anges le langage des anges, et aux hommes le langage des hommes », il n'hésite pas à faire appel aux objets qui l'entourent et qui sont familiers à son auditoire, pour l'instruire et le convaincre.

Les nouveaux convertis ne brisaient point, d'ailleurs, les liens qui les attachaient à la vie sociale de leur temps, et s'ils renonçaient au culte païen, s'abstenaient de toute pratique idolâtrique, ils continuaient à vivre paisiblement suivant les usages de leur époque, ne se distinguant du reste de leurs compatriotes que par leur justice, leur pudeur et leur bonté.

« Ils étaient participants du monde sans l'être de ses erreurs (1). »

C'est pourquoi Tertullien, le célèbre apologiste du christianisme, alors persécuté, après avoir rappelé à l'Empereur, dans un magnifique plaidoyer, que les chrétiens, présents partout, dans les palais, les casernes, les stades, les champs et les marchés, et ne désertant que les temples, remplissaient tous leurs devoirs de citoyens, ajoute ces mots : « Nous nous souvenons fort bien de la dette de reconnaissance que nous devons à Dieu, notre Maître et Créateur. Nous ne rejetons aucun fruit de ses œuvres, mais nous nous modérons dans leur usage, parce que nous ne voulons pas nous en servir, indignement ou avec excès (2). »

Nul besoin de dire que nos aînés dans la foi pratiquaient le sport, assistaient aux concours qui jouaient un si grand rôle dans la vie publique d'alors, et s'entretenaient, volontiers, de ces sujets familiers, dans leurs conversations.

Sportif, Paul ne l'était-il pas lui-même plus que ses autres frères dans l'apostolat, lui qu'on a pu justement surnommer « Le coureur des mers » (3) ?

Dans ces conditions, ne nous étonnons pas de son langage viril qui sent, tout à la fois, et le stade et l'armée.

S'il veut en effet résumer l'idéal chrétien, il citera l'adage de la sagesse antique : « posséder une âme droite dans un organisme sain ».

Sa propre vie, n'aime-t-il pas à l'assimiler à celle des athlètes qu'il a vus et sans doute admirés ?

Pour lui encore, la vertu est un entraînement moral, qu'il faut poursuivre sans relâche, sans faiblesse, jusqu'au triomphe.

« Ce n'est point que j'aie gagné le prix, dit-il aux Philippiens, ni que j'aie acquis une forme parfaite, mais je continue ma course, avec le désir d'être vainqueur » (4).

L'existence terrestre, n'étant pour saint Paul qu'un laborieux tournoi, la mort deviendra donc l'arrivée au but, où la récompense dédommage des efforts et fatigues.

Faisant encore allusion aux compétitions sportives, aux lauriers dont s'orne le front des champions, il dira à son disciple bien-aimé, pour l'avertir de sa fin prochaine : « J'ai combattu le bon combat. J'ai terminé ma course. J'ai servi la Foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice (5). »

Nous sommes tous les membres divers d'un vaste corps mystique dont le Christ est le chef, dont l'Église est l'auguste composé.

Or, pour symboliser cette union et cette harmonie qui doivent présider à l'ensemble, l'Apôtre ne croit mieux choisir, qu'en nous montrant le corps d'un athlète, qui merveilleusement développé, devient le modèle d'une beauté toute spirituelle.

« Il nous faut travailler, répète-t-il, à devenir des « hommes complets », à atteindre la mesure de la stature du Christ » et

c'est en restant intimement liés à Lui, notre Idéal, que nous atteindrons notre parfaite croissance, car « c'est en Lui que tout le corps coordonné trouve cette force qui joint les membres unis par l'entremise des muscles, qui se prêtent mutuel concours et dont chacun se dépense, suivant le besoin de son activité propre, pour grandir et se développer dans la charité (1). »

La vie est un combat dont la palme est aux Cieux.

Le chrétien sera donc semblable au sportif qui, sans perdre un instant, entretient et répare ses forces pour voler à de nouveaux triomphes. « Entraîne-toi comme un vrai soldat du Christ, écrit l'apôtre à Timothée, pour le stimuler dans le bien, car celui qui combat dans l'arène n'est point récompensé s'il ne donne de justes preuves de sa valeur. L'athlète n'obtient la couronne que s'il observe les règles du combat (2). »

Toujours guidé par la même pensée, après avoir sans doute observé le jeu des gladiateurs, il dira aux Éphésiens : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu et de la cuirasse de justice, chaussez vos pieds, prenez en main le bouclier de la foi, couvrez votre front du casque du salut et combattez avec le glaive de l'esprit ».

* * *

Dans la pratique de la vertu, les obstacles sont nombreux, le découragement facile, les illusions décevantes.

A ces fidèles, qui dans le stade se livrent aux exercices physiques, assistent aux courses, à la lutte, au pugilat, Paul donnera comme exemple l'endurance, la patiente activité des athlètes et jusqu'à leur tactique.

« Dans les courses, sur la piste, écrit-il aux Corinthiens, ne savez-vous pas que tous ceux qui sont engagés courent, mais le premier gagne seul le prix. Courez donc vous aussi, et si bien que vous remportiez la victoire. »

« Quiconque veut lutter, ajoute-t-il, dans sa fine observation, s'abstient de tout, par tempérance.

« Les athlètes agissent ainsi pour gagner une couronne périssable, mais vous, pour obtenir une couronne immortelle.

« Moi aussi, je fais la course, mais je ne m'élance pas à l'aventure; moi aussi je combats, mais je ne donne pas des coups de poing dans le vide.

« Je traite mon corps durement, je le maintiens en servitude, de peur qu'après avoir entraîné les autres, je ne finisse par être éliminé (3). »

N'a-t-il pas remarqué encore que dans les jeux tous les sportifs commencent allégrement, puis que peu à peu, les uns faiblissent, d'autres, prêtant l'oreille aux vains propos des spectateurs, se lassent et abandonnent, malgré les conseils et les exhortations du manager ?

Quand il voudra donc reprendre ou corriger, Paul aura recours, souvent, aux exemples du stade.

Quelque mauvaise influence ayant jeté la discorde et le découragement dans le cœur des Galates, nouvellement convertis, l'Apôtre leur adresse ces mots, pleins d'une paternelle sévérité :

« Vous courriez si bien! Qui donc a pu vous arrêter? Ce conseil ne vous a certainement pas été donné par celui qui vous a engagés!

« Un peu de levain suffit pour soulever une masse de pâte! Que celui donc qui a jeté le trouble parmi vous en supporte le châtement (4). »

Si saint Paul use ainsi, avec une sympathie marquée, des termes

(1) Tertullien.

(2) Tertullien.

(3) E. BAUMANN, *Saint Paul*.

(4) SAINT PAUL, *Lettre aux Philippiens*, III, 12.

(5) SAINT PAUL, *Lettre à Timothée*, II^e lettre, IV, 7-8.

(1) SAINT PAUL, *Lettre aux Ephésiens*, chap. IV, 16. — *Lettre aux Corinthiens*, XII, 12, 27.

(2) *Saint Paul à Timothée*, II^e lettre, chap. II, 2, 7.

(3) SAINT PAUL, I^{re} lettre aux Corinthiens, chap. IX, 24, 27.

(4) SAINT PAUL, *Lettre aux Galates*, chap. V, 7, 10.

sportifs pour illustrer son enseignement moral, tout en nous révélant, avec les élans généreux de sa grande âme, l'esprit et les tendances des premiers chrétiens, la littérature de l'Eglise primitive se sert, en maints endroits, des mêmes expressions, des mêmes images, rendant ainsi plus évident l'intérêt que les fidèles d'alors prenaient aux exercices physiques.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, fut condamné à être dévoré par les fauves dans le cirque de Rome, où il subit un glorieux martyre vers l'an 110.

Dans le long voyage qui le menait à son affreux supplice, l'auguste vieillard adressa des lettres aux communautés chrétiennes des villes, près desquelles il passait, pour encourager les fidèles, que poursuivait la haine païenne, à la persévérance, dans l'unité de la foi et de la charité, jusqu'à la mort sanglante, s'il le fallait!

Parmi ces épîtres sublimes, l'une d'elles fut envoyée à saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui fut martyrisé, dans le stade de cette cité, vers l'an 155.

Or, il est à remarquer que ces deux athlètes du Christ, habitués sans doute aux sports, qu'ils avaient pratiqués, dans leur jeunesse, comme tous leurs concitoyens, puisent dans ces souvenirs, chers à leur mémoire, une ardeur toute juvénile pour s'entraîner à lutter contre le mal, contre la mort, et gagner les lauriers d'une impérissable gloire.

Ignace encourage donc Polycarpe à supporter vaillamment le fardeau de sa charge épiscopale, dans le don complet de soi-même, en dépit de toutes les difficultés et du sombre avenir de chacun, en des heures aussi périlleuses.

« Avance encore avec plus d'ardeur dans ta course, lui dit-il.

« Porte, en athlète complet, les infirmités de tous, car là où la plus grande est la peine, plus avantageux sera le salaire.

« Pratique la sobriété comme un athlète de Dieu, car le prix qui nous est offert, c'est l'incorruptibilité et l'éternelle vie.

« Un véritable champion sait triompher malgré les coups qui déchirent sa chair; à plus forte raison devons-nous tout endurer pour notre Dieu ».

* * *

Ignace d'Antioche versa son sang dans le cirque de Rome, au milieu des jeux dont le peuple était si cruellement avide.

Polycarpe de Smyrne fut immolé dans le stade qu'il avait aimé.

Deux civilisations s'affrontaient et se livraient une mystérieuse bataille dont le sort du genre humain était l'enjeu.

Le culte de la force brutale, du matérialisme, semblait dominer et vaincre la religion de l'esprit et de l'amour.

Mais cette apparente défaite n'était en réalité qu'une éclatante victoire, car suivant l'expression de Tertullien « le sang des martyrs est une semence de chrétiens ».

Pendant trois siècles, sur le sable des arènes, là où s'élançaient les coureurs impatients, où se poursuivaient dans une ronde infernale les chars agiles, où s'étreignaient rageusement les lutteurs, où s'affrontaient désespérément les gladiateurs, les chrétiens, vrais athlètes d'un monde nouveau, engageaient leur suprême combat, pour gagner la palme d'une spirituelle victoire.

Déchirés sur les chevaux, brûlés sur le gril, cloués sur la croix, dévorés par les fauves, frappés par le glaive, plongés dans l'huile bouillante, torturés de mille manières, inventées par une cruauté sans nom, ces hommes, ces femmes, de tous âges et de toutes conditions, vrais apôtres de la beauté physique dont le Christ est le divin exemplaire, de la beauté morale dont l'Esprit sanctificateur est la source intarissable, étouffèrent, dans leurs gémissements, la voix d'une nature corrompue et noyèrent, dans leur sang, l'odieux matérialisme.

Par le triomphe des martyrs, la Croix prit possession des temples, du Capitole et des arènes, et l'Evangile devint le code de ce nouveau royaume.

Sportifs chrétiens, souvenez-vous de vos aînés, qui au prix de leurs sanglants efforts, vous ont acquis et légué un héritage de foi et de vertu.

Ne dilapidez pas un si riche trésor! Augmentez-le, sans cesse, pour le passer, plus riche encore, à ceux qui viendront après vous.

Si par malheur, dans ces mêmes stades où vos frères ont combattu, vous ennoblissant, en détruisant le paganisme, vous pactisiez avec l'ennemi qu'ils ont terrassé et vous passiez sous sa domination, en n'ayant plus la religion pour guide, ni pour loi, la vertu, dans la gloire des Cieux, vos aînés victorieux vous remèneraient, comme des apostats et des dégénérés, et vous abandonneraient au triste sort des individus et des peuples qui, n'ayant d'autre soutien que l'appât du vice, courent vers l'abîme où s'enveleit tôt ou tard tout ce qui n'est que chair.

II

L'évolution est une loi fondamentale du progrès universel.

Tout ce qui est créé se meut, change, subit les influences de son milieu, suit les principes de sa nature, se porte consciemment ou inconsciemment vers un but déterminé, vers lequel l'orientent et le poussent les forces secrètes de son être.

Tout comme l'humble fleur, les mondes errants dans l'éther naissent et meurent.

L'animal développe sa vie commencée dans l'embryon, s'épanouit dans la vigueur de l'âge adulte, s'affaiblit par l'usure organique, disparaît dans le néant.

L'homme n'échappe pas à cette loi générale. Il suit la destinée commune à toute créature. C'est le propre des êtres contingents d'être instables et changeants.

Un seul Etre demeure toujours « Lui-même » au milieu d'un univers agité, parce que, infiniment parfait dans son essence et ses attributs, il ne peut rien perdre ni acquérir, et que possédant, en Lui seul, la raison de son existence, Il n'attend rien de personne.

C'est pourquoi Dieu donnait à Moïse cette définition de son Etre éternel : « Je suis Celui qui est ».

Par contraste, on pourrait dire du monde entier et de tout ce qu'il renferme : « Il est ce qui devient ».

L'âme évolue aussi. Simple, spirituelle, immortelle, elle se perfectionne, se grandit par la science et la vertu, se déforme et s'abaisse dans l'ignorance, le mensonge et le vice, jusqu'à ce que Dieu mette un terme à l'épreuve, par la mort, qui la doit fixer dans un état stable, définitif, et lui ouvrir l'accès d'une béatitude sans changement ou d'une misère sans fin.

Les peuples et les sociétés suivent le même chemin.

Il est aisé de reconnaître, dans l'histoire d'un peuple, la période de l'enfance, avec son amour du merveilleux et sa crédulité première, l'adolescence avec son enthousiasme, son mélange d'imagination et de raison, l'âge mûr avec sa calme dignité et son froid raisonnement, la vieillesse aux illusions perdues, au sourire sceptique.

L'adolescence de notre France chrétienne, c'est le gai moyen âge, avec sa beauté, son ardeur, sa fougue, ses illusions. C'est l'âge de notre puberté nationale.

C'est l'époque de la chevalerie. L'honneur est la devise de chacun. On met au service de toute cause juste et sacrée toutes les ressources de son être. Avec courage on bataille sans arrêt et, même dans l'acquisition de la science, on sent le désir de combattre et de vaincre, comme si l'on assistait aux leçons avec casque et armure.

N'appelle-t-on pas en effet les cours et examens « des disputes ».

qui sont en réalité de véritables tournois de l'esprit, dans lesquels on lutte pour la vérité comme on défend, les armes à la main, le Christ, le roi, la dame?

Mais une lumière brillante éclaire de ses rayons toute cette époque. La foi pénètre, vivifie, guide les sentiments et dirige les actions, même les plus matérielles.

La civilisation païenne avait succombé, sous les coups répétés des Pères de l'Eglise. Les écrits des poètes et des philosophes anciens avaient été rejetés, dans la crainte que leur lecture n'exercât une influence néfaste sur un organisme encore trop débile pour éliminer le poison répandu, dans des œuvres où le vrai Dieu et la saine morale étaient étrangers. Le sport avait été condamné, et à juste titre, par les pasteurs chargés de conduire leur troupeau, dans les voies du salut.

C'est qu'en effet l'exercice physique n'était plus ce qu'il avait été chez les Grecs dont l'idéal n'était autre que la beauté de la forme corporelle.

Dans la décadence romaine, le sport n'était plus que jeux et spectacles, qui corrompaient les foules, réveillaient ou entretenaient les pires instincts, excitaient les passions mauvaises et ruinaient les nobles aspirations du cœur et de l'esprit.

Il était donc, dans ses excès et son dévoiement, l'ennemi de la civilisation chrétienne. Aussi fut-il attaqué et vaincu, par les nouveaux héros de l'Eglise qui, comme saint Augustin, en connaissaient trop les tristes effets qu'ils avaient subis eux-mêmes, pour ne point vouloir en délivrer le monde nouveau, sorti de l'Évangile.

Au moyen âge, la foi était plus assise, plus sûre d'elle-même, pour se montrer moins sévère dans ses justes répressions.

Elle pouvait donc, non plus détruire, mais adapter, transformer les restes d'un passé aux forces éteintes, sans nul inconvénient pour les chrétiens.

L'Eglise, en agissant ainsi dans sa sagesse, répétait le geste qu'elle avait naguère accompli, après la paix constantinienne, en entrant libre et fière, dans les basiliques païennes, qu'elle consacrait au culte du vrai Dieu.

La science antique, grâce aux travaux de saint Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, servit à la défense du dogme catholique.

La force brutale, elle-même, fut convertie et devint, par la chevalerie, l'auxiliaire de la religion.

L'exercice physique revêt alors un caractère sacré, nécessite un long et minutieux entraînement, tout empreint de grandeur, et se voit couronné dans une pieuse solennité, qui rappelle l'ordination sacerdotale et la profession religieuse.

Grâce à la foi ardente qui anime cette époque, le moyen âge possédera un esprit sportif qui garde une intensité et une fraîcheur supérieures, probablement, à ce que l'antiquité grecque elle-même avait connu (1).

Dès l'âge de sept ans, le jeune noble entré, comme page, au service de son suzerain.

Il servait son maître à table, et se formait aux habitudes d'obéissance, de politesse et de courtoisie.

A quatorze ans, conduit à l'autel, par son père et sa mère, il recevait du prêtre une épée bénite, et devenait écuyer. Il s'exerçait à manier les armes et suivait son maître à la guerre.

A vingt et un ans, il était armé chevalier.

Rien n'était oublié, en cette fête, pour graver, dans l'âme de l'adolescent, l'idéal qui devait désormais guider son existence.

Après s'être confessé, il revêtait une robe blanche, symbole de la pureté dans laquelle il promettait de vivre, puis une robe rouge symbole du sang qu'il était prêt à verser pour la défense

de la Foi. Il passait ensuite la nuit en prières, à l'église. C'était « la veillée des armes ».

Le lendemain, après avoir entendu la messe et communié, il faisait bénir ses armes par le prêtre et jurait de rester fidèle aux lois de la chevalerie.

Conduit ensuite par ses parrains d'armes, il venait s'agenouiller devant son suzerain. Celui-ci lui donnait, sur l'épaule, trois coups du plat de son épée, en disant : « De par Dieu, Notre-Dame, saint Michel et monseigneur saint Georges, je te fais chevalier. Sois preux, courtois et loyal ».

On lui mettait son épée, son casque, sa cuirasse et ses éperons, puis il sortait de l'église, s'élançait sur son cheval et le faisait caracolier, sur la place, aux acclamations du peuple.

Le chevalier, lié par serment, devait vivre sans reproche, défendre la religion, les faibles, les orphelins et ne jamais manquer à sa parole.

S'il se parjurait, il devenait « félon », c'est-à-dire, traître. Chacun le fuyait et l'horreur qu'il inspirait était telle, qu'on ne devait point le frapper, de peur de souiller un noble glaive dans son sang impur.

* * *

L'intérêt que chacun porte au sport est général, et les gens d'armes et d'église, tout aussi bien que le peuple, se passionnent pour les tournois, pour le ballon, tant et si bien que papes et rois, à plusieurs reprises, doivent intervenir, de leur autorité, pour modérer une ardeur qui devient préjudiciable, à la vocation, au bon ordre, à la saine activité de chacun.

L'éducation physique tient alors une place si importante dans l'éducation et la vie des chevaliers, que certains historiens ont cru pouvoir affirmer, faussement d'ailleurs, que le noble seigneur du moyen âge n'était qu'un athlète, qui ne s'occupait uniquement que de la beauté de sa forme, de l'endurance de ses muscles, du bon renom de ses prouesses.

N'a-t-on pas ajouté même qu'il se faisait une gloire de ne rien connaître, en dehors de la science des armes, et qu'ignorant de l'écriture, il se contentait de sceller de son blason, gravé sur son anneau ou le pommeau de son épée, les actes et les lettres qu'il ne pouvait signer d'autre façon.

Certes, dès sa première jeunesse, l'enfant apprend déjà l'équitation, la danse, l'escrime, mais l'éducation de l'esprit n'est point négligée car, sous les soins de son gouverneur, l'adolescent travaille à meubler son intelligence de connaissances diverses, fort en honneur en un siècle qui est aussi celui des études et du raisonnement.

Une ardente soif d'apprendre a saisi la jeunesse qui rivalise de zèle, non seulement pour le sport, mais aussi pour la science.

Saint-Louis, le parfait chevalier, est un exemple vivant de cette éducation, si bien équilibrée, qui se partage entre le corps et l'esprit. Nous le voyons, en effet, exceller dans les exercices de l'un et de l'autre, sous la direction des maîtres les plus savants, et des officiers les plus valeureux.

Dans les grandes villes, à Paris surtout, afflue toute une foule avide de savoir qui fréquente les écoles.

On fonde des collèges pour recueillir ces étudiants trop livrés à eux-mêmes, en dehors des cours, et la première pension ouvre ses portes en 1256, grâce à l'initiative du chanoine Sorbon, aumônier de saint Louis.

Le règlement est sévère. Point de part à la mollesse. Dès 4 heures, chacun est debout, le matin, et jusqu'au soir 9 heures, la journée se déroule au milieu des répétitions et lectures.

Deux récréations sont ménagées pour permettre aux écoliers de s'amuser un peu.

Outre de fréquents congés, accordés aux fêtes religieuses, alors

(1) M. DE COUBERTIN, *Pédagogie sportive*.

fort nombreuses, chaque semaine, les mardi et jeudi, les étudiants délaissent la classe, après-midi, et passent leur temps, pour la plupart, au Pré-aux-Clercs, vaste emplacement qui borde les rives de la Seine et qui n'est autre, pour eux, que leur terrain de jeux, leur stade. Là, ne sont-ils pas chez eux puisqu'un privilège royal ne reconnaît à personne, pas même à la police, le droit d'intervenir, ce dont use et abuse cette jeunesse bigarrée, remuante et toujours indocile.

En été, du 29 juin au 25 août, ont lieu les vacances des « vendanges » pour permettre à chacun de retourner en sa famille, et de goûter, au grand air, un repos mérité.

* * *

Le moyen âge est aussi l'époque des fondations célèbres, des communautés et des convents.

Les Règles données, alors, par leurs fondateurs se ressentent des mœurs de l'époque et portent le sceau de la chevalerie.

L'étude tient, dans cette vie consacrée toute à Dieu, une place primordiale que sanctifient la prière et le sacrifice.

Mais ces hommes, qui abandonnent le monde pour entrer au cloître, ont pratiqué les sports de leurs contemporains et, s'il le faut, ils sauront encore manier l'épée.

Devenus les soldats du Christ, ils soumettront leur corps à une endurance, à une discipline des plus sévères, pour qu'il ait part au service de Dieu, avec non moins de générosité que s'il eût poursuivi une gloire toute humaine.

Comme un soldat au camp, le religieux couche, tout habillé, sur la planche ou la sangle. Il se lève chaque nuit pour prendre sa garde au pied des autels, il effectue, le plus souvent à pied, d'immenses randonnées, qui lui font parcourir l'Europe en tous sens afin d'accomplir, partout, où l'obéissance l'envoie, les devoirs de sa sainte mission.

Athlète spirituel, il dompte sa sensibilité avec une rudesse sans égale, flagelle sa chair pour l'humilier, la tourmente sous la morsure d'un dur cilice pour l'amoindrir. La nature rebelle est ainsi vaincue et l'âme règne en maîtresse sur un domaine qu'elle a conquis.

L'enfance elle-même est soumise à une éducation morale, des plus rigoureuses qui s'ajoute à l'éducation intellectuelle et physique, dans le but de former des hommes.

S'appuyant sur la parole de l'Écriture « qui aime bien châtie bien », les parents, que n'affaiblit point, alors, une coupable et indulgente sensibilité, n'hésitent pas à corriger leurs fils.

Princes ou paysans doivent se plier à cette austère coutume, que nous ne comprendrions plus aujourd'hui, et qui, brisant l'orgueil de l'adolescence, ou stimulant sa nonchalance, ne portait nullement atteinte à sa santé.

Toutefois, les parents et maîtres, pour sauvegarder leur dignité déléguent leur droit de punir à un subordonné.

À la maison, « le gouverneur », au collège « le correcteur » avaient ce soin plutôt ingrat.

Les chroniques rapportent que Blanche de Castille fit plus d'une fois fouetter saint Louis (1) et jusqu'au XVIII^e siècle nous voyons nos rois élevés ainsi dans une sévérité qui nous fut inconnue.

Cette éducation rigoureuse, outre qu'elle morigénait des instincts indomptés, car quoi qu'en dise Rousseau, l'homme naît plus mauvais que bon, avait encore l'avantage d'endurcir le corps; aussi, un écrivain qui goûta à cette discipline, peut-il se vanter, non sans fierté « qu'il en était arrivé à ne pas plus craindre les coups que si sa peau eût été de fer » (2).

(1) *Vie de saint Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite. *Recueil des historiens*, t. XX, p. 65.

(2) *Francion*, p. 129.

Mais pourquoi passer sous silence l'empreinte que l'Église elle-même eut de devoir faire dans sa liturgie, au monde du sport, pour symboliser matériellement l'action de la grâce divine dans nos âmes, opérée tout spécialement par les Sacrements? Qu'il s'agisse du Baptême qui nous purifie et nous consacre au service de Dieu, de la Confirmation qui, dans la force de l'Esprit-Saint, nous arme chevalier du Christ, de l'Ordre qui nous crée ministre du Tout-Puissant, de l'Extrême-Onction qui rend la santé au corps ou dispose l'âme au suprême combat, l'Huile sainte oint nos membres pour signifier la vertu d'En-Haut qui nous assiste et nous reconforte, comme jadis, au stade, les athlètes trouvaient le repos de leurs muscles fatigués et une nouvelle vigueur dans le remède du fruit de l'olivier.

N'est-ce point aussi la même pensée qui a guidé les pieux auteurs de tant d'hymnes sacrées que chantent les fidèles pour réclamer le soutien, le secours et l'aide de Celui qui, dans son éternel Royaume, est Lui-même le partage, la couronne et la récompense de ses soldats (1)?

* * *

Si l'Église, par la chevalerie, a christianisé, au moyen âge, la force physique; si la croix, brodée sur l'épaule et le cœur du soldat, les consacre, à la défense de la foi et de la justice, dont elle est l'image, ces résultats merveilleux, obtenus sur une société éprise d'indépendance, débordante d'enthousiasme et d'activité, découlent de la doctrine même alors enseignée dans les chaires de théologie.

Avec Albert le Grand, Thomas d'Aquin et leur école, c'est le triomphe de l'équilibre humain, gardant au corps et à l'âme leur place respective, honorant, en chacun d'eux, la dignité, la valeur qu'ils possèdent. Point de haine du corps comme dans une austère mystique. Point d'exaltation de la chair comme dans le matérialisme païen, mais le respect d'une hiérarchie voulue de Dieu, dans le composé humain.

Tout s'enchaîne avec art et logique dans cet enseignement du moyen âge, dont la base n'est autre que l'union étroite de la foi et de la raison.

Pour être un homme, diront donc judicieusement les doctes maîtres d'alors, il faut tout d'abord être un bon animal. Et pour être un chrétien, besoin est de se montrer, avant tout, un honnête homme. Enfin, le parfait citoyen ne se révélera que dans un vrai chrétien. La grâce, en effet, se greffe sur la nature. Elle ne la détruit pas, mais la transforme et la déifie.

Toute cette éducation morale qui se développe dans la lumière de la foi se pourrait résumer dans ces belles paroles de saint Thomas, véritable prière du chevalier de Dieu: « Jésus, mon bonheur et ma vie, accordez-moi d'être sans recherche dans mon humilité, sans dissipation dans mes joies, sans abattement dans mes tristesses.

« Donnez-moi la grâce de parler sans détour, de craindre sans désespoir, d'espérer sans présomption, d'être pur et sans tache, de reprendre sans colère, d'aimer sans faux-semblants, d'édifier sans ostentation, d'obéir sans réplique et de souffrir sans murmure.

« Bonté suprême, je vous demande un cœur épris de vous, qu'aucun spectacle ni qu'aucun bruit ne puisse distraire, un cœur fidèle et fier, qui ne s'abaisse jamais, un cœur indomptable, toujours prêt à lutter, un cœur libre, jamais séduit, un cœur droit, qu'on ne trouve jamais dans les voies tortueuses. »

N'est-ce point la voix de cette « loyauté pratiquée sans hésitation (2) » qui règne alors sur cette époque généreuse.

L'Église catholique en soumettant au service de Dieu et des

(1) Hymne des martyrs.

(2) M. DE COUBERTIN, *Pédagogie sportive*.

âmes la force brutale s'est montrée une fois de plus la bienfaitrice de l'humanité, et le jour où son influence ne serait plus assez puissante pour enchaîner les instincts mauvais qui sommeillent dans la nature blessée des individus et des peuples, le monde retournerait infailliblement vers une barbarie d'où l'Évangile l'avait arraché, car « sans éducation, point de civilisation, c'est-à-dire que l'homme est nativement barbare, et que la bonté se développe en lui, par une culture profonde, dont l'art exige une sainte tendresse dans une mâle vertu (1) ».

C'est l'œuvre du christianisme.

MICHEL CHRISTIAN.

“ Travailler comme un nègre ”

Je ne suis jamais parvenu à savoir si le dicton, à l'origine, devait être pris au pied de la lettre ou s'il exprime une ironie. Quoi qu'il en soit, on ne l'entend plus aujourd'hui que dans un sens ironique. S'il est une vérité passée en axiome, en lieu commun, c'est bien celle-ci : les noirs sont de grands paresseux. Je me hâte de dire qu'on a raison. Les noirs sont paresseux, nous sommes d'accord. Ils sont même, peut-être, plus paresseux que les blancs, ce qui n'est pas peu dire. Et pourtant!...

Tous les vieux coloniaux savent que les noirs sont des flemmards sans pareils, d'immbattables tire-au-flanc. Verrait-on jamais, en Europe, des villages entiers où tous les hommes passent leur journée étendus sur des nattes, à ne rien faire, à laisser couler le temps? Des équipes de terrassiers qui s'installent confortablement sur leur derrière, remplissent de sable, avec leurs mains, une petite corbeille et puis se font assister d'un camarade pour charger sur leur tête ce dérisoire fardeau? Des casseurs de pierres qui travaillent en chantant une chanson tous ensemble et attendent le refrain pour laisser tomber la masse? Des balayeurs de rues qui balaient assis?

— Vous riez?... Quels paresseux que ces noirs! — Mais verrait-on jamais en Europe un portefaix prendre à Bruxelles une lourde malle sur la tête, s'en aller à pied la porter à Paris, revenir au bout d'un mois, toucher un salaire qui lui permettra tout juste de s'acheter une chemise — et dire merci? Non, n'est-ce pas, il aimerait mieux se passer de chemise... Eh bien, ce sont là des choses qui se voient en Afrique. Pourtant les noirs ne disent jamais : « Quels paresseux que ces blancs!... »

Je me souviens d'un soir, sur le lac Kisale. Nous étions bloqués dans les papyrus. Du haut de la dunette du steamer on voyait, très loin, par-dessus le moutonnement des papyrus, la double cheminée d'un remorqueur qui essayait de venir à notre secours. Il était peut-être à cinq kilomètres de nous. La nuit allait tomber. Le capitaine appela un de ses hommes d'équipage, lui remit un billet. « Tu vois le *Louis Cousin* là-bas, lui dit-il. Va porter cette lettre au capitaine. » Très simplement, le noir prit le papier, le fixa sur sa toison crépue par une ficelle nouée sous le menton et se laissa couler à l'eau. Il s'enfonçait tantôt jusqu'à la ceinture, tantôt jusqu'aux aisselles, tantôt jusqu'au cou, se faufilant entre les tiges lisses, cherchant de son pied nu les souches mouvantes... Tous les passagers, accoudés au bastingage, le suivaient d'un regard angoissé : cet homme seul, perdu dans la nuit, ne voyant rien, avec

(1) Lacordaire.

quatre mètres de végétation au-dessus de sa tête... Pendant une minute, nous suivîmes sa trace au balancement des panaches remués; puis plus rien. A minuit, il rapportait la réponse. Le capitaine lui donna cinquante centimes. Ce sont des choses qu'on ne voit pas souvent en Europe.

A Madimba, l'Église s'en mêle. Si bonnes mères qu'elles soient, les femmes Bakongo compromettaient la santé de leur enfant à naître en travaillant aux champs, du matin au soir, jusqu'au dernier jour de leur grossesse, pour avoir un peu plus de manioc à vendre sur les marchés. Il a fallu les menacer de leur refuser l'absolution pour leur faire comprendre que c'était mal.

J'ai assisté un jour, dans la forêt du Sankuru, au retour des hommes d'un village Bankutshu, un soir de chasse au filet. (Il n'y a pas plus paresseux que ces Bankutshu : pas un ne s'engage comme travailleur.) Ils étaient partis à l'aube, tous, sauf les très vieux. Ils rentraient à la nuit close, ployant sous le poids des lourds filets et des bêtes capturées, — mais ils étaient joyeux malgré douze heures d'effort et ils chantaient, parce qu'il y aurait de la viande dans les huttes pour toute une semaine.

Tout le monde connaît, aux Stanley-Falls, les pêcheries des Wagenya, l'immense barrage de troncs entrelacés où ils fixent leurs nasses; les ingénieurs vont le regarder de près et s'émerveillent devant le prodigieux travail...

Dans l'Urundi, il y a des gens qui vivent à quatre cents mètres au-dessus de la source et qui chaque jour descendent deux fois jusqu'au fond du ravin pour puiser l'eau, remontent deux fois chargés d'une lourde cruche; qui trouvent tout naturel de faire douze heures de marche pour rapporter de la forêt un fagot de bois de soixante kilos. Quand les pois se vendaient bien, il y a quelques années, on en achetait à Usumbura jusqu'à deux mille charges par jour. Au Camp des Pois, par les nuits de lune, l'incessant défilé des caravanes empêchait de dormir. Les hommes avaient cinquante kilomètres à faire de leur pas glissant, avec trente kilos sur la tête, et ils chantaient... Mais parfois, quand le commerçant ne voulait pas accepter leur prix, ils refusaient de vendre et ramenaient leur charge à la maison pour faire un nouvel essai un autre jour... Ah! oui, vraiment, quels paresseux que ces noirs!...

L'administrateur de Nyanza, sur le Tanganika, me montra il y a quelques années sa collection de fausse monnaie. Elle aurait fait le clou d'un musée de police. Il y avait — chose banale — des pièces de cinq centimes où l'on avait coulé du fer pour boucher le trou et en faire une pièce de dix sous. Il y avait des pièces d'un franc à l'effigie de Léopold II dont on avait limé la barbe pour les faire ressembler à un franc du roi Albert, parce que sur le marché local de l'argent, pour des raisons de nègre où la raison n'a rien à voir, deux « franka na Madame », comme on les appelait, valaient trois « francs barbus ». Il y avait, enfin, d'anciennes pièces belges de deux centimes dont on avait patiemment usé la tranche sur une pierre pour en réduire le diamètre à celui plus petit d'un heller allemand, lequel valait au cours du change deux centimes virgule trois au lieu de deux centimes!... Eh bien, l'homme qui sait se donner la peine d'user une « cens » sur une pierre, soigneusement, comme au tour, pour un si maigre bien que si criminel profit, on peut dire peut-être que c'est un dangereux faussaire, on peut croire sans doute que c'est un rude imbécile — mais on n'a pas le droit de le traiter de paresseux...

Nous pourrions multiplier les exemples. Avez-vous jamais songé au travail formidable, au labeur de Titans que représente pour les indigènes la construction d'une grande pirogue? C'est à quinze kilomètres de la rive, parfois, au cœur de l'impenétrable forêt, que l'on va choisir le tronc d'arbre idoine. On campe sur place pendant quelques mois, le temps d'abattre le colosse, de l'écorcer, de l'ébrancher à la machette, de le creuser, copeau par copeau, avec des herminettes de fer doux. Et puis, si l'opération

a réussi, si un faux coup n'a pas tout gâché, on traîne l'embarcation jusqu'au fleuve — sans charroi, sans bêtes de trait, à travers la jungle sans routes...

Encore sont-ce là des efforts utilitaires; mais il en est de désintéressés. Allez admirer au Musée de Tervueren les grandes pagaies finement sculptées: simples outils de travail dont on se sert tous les jours et qu'on a ornés par seul souci de beauté... Et les tabourets et les armes et les poteries si fragiles et les innombrables parures... Et les heures passées à la toilette: une coiffure de femme noire est plus laborieuse qu'une permanente...

* * *

Un décret du 23 juillet 1927 *interdit*, aux femmes et aux enfants en tout temps, aux hommes pendant quatre mois de l'année, les travaux de fouille du copal. *Interdit*, vous avez bien lu, sous peine d'amende et de prison. (Je suppose qu'avec la baisse des prix les infractions sont devenues plus rares.) Mais jusqu'ici le législateur n'a pas eu à intervenir pour interdire l'apport excessif de fruits de palme ou pour restreindre les emblavures de coton. Au contraire: la culture du coton est imposée par la loi. Pourquoi cette différence? La question mérite examen...

* * *

On savait le noir peu ménager de son temps. A le regarder vivre de très près, on doit reconnaître qu'il n'est pas avare de sa peine non plus. Mais seulement lorsque, *dans son jugement*, le résultat « vaut » la peine. Est-il en cela si différent de nous? Travaillons-nous si volontiers pour rien? Nous cherchons à balancer sagement notre désir et notre effort. Lui aussi; mais ses désirs ne sont pas les nôtres et il mesure sa peine autrement que nous. Tel travail le rebute, qui nous est familier; tel objet nous attire, qui lui paraît vain. Ne disons pas qu'il est *plus paresseux* que nous, disons qu'il l'est *autrement*. Pour secouer sa paresse, il n'est peut-être pas besoin de lui faire violence. Il suffit de le familiariser peu à peu avec un travail inconnu, de connaître et de satisfaire les désirs qu'il a, d'éveiller les désirs qu'il n'a pas encore. Problème de psychologie que la contrainte résout mal. Dans la fable de Phébus et Borée, pour dépouiller le voyageur de son manteau, Borée s'évertue en vain. Plus il souffle, plus il s'acharne, plus l'homme se serre dans son vêtement. Phébus paraît, Phébus rayonne — et le manteau tombe tout seul.

* * *

Un rêve. « Uniprix » au Congo: les magasins qui font courir tout Bruxelles; mais le prix doublé sur toutes les étiquettes. A côté, une usine qui demande des bras; mais comme salaire, la moitié des salaires d'Europe.

Je crois qu'il y aurait des émeutes parmi les refusés. Quels paresseux que ces noirs!

PIERRE RYCKMANS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Le diable dans le folklore ardennais⁽¹⁾

Les diableries dérivent du satanisme qui, lui, remonte à l'origine des temps. Elles sont, au culte du démon, ce que l'imagerie populaire est à l'œuvre des grands peintres. Le satanisme est une « religion », si j'ose employer ce terme, pour gens cultivés; les diableries, qui en sont issues, sont proportionnées à la valeur des mentalités populaires qu'elles charment ou font frémir. Aussi, le folklore de chaque nation contient-il un chapitre spécial relatif aux diableries. Notre folklore ardennais est, en ce domaine, l'un des plus riches.

Après Dieu, pas de personnage plus universellement connu que le diable. Et pas non plus de plus divers. Et la raison en est simple, puisque chaque peuple finit par le marquer de son empreinte, c'est-à-dire lui prête son allure, sa tournure d'imagination, ses façons de penser et de sentir. Toutefois, sous quelque aspect que l'imagination populaire nous représente le Malin, un trait commun subsiste: il est un être malfaisant.

Voyons ce qu'en a fait le vieux peuple d'Ardenne.

* * *

Physiquement, le démon revêt toutes les formes. S'il est, ici, un monsieur bien mis, un seigneur élégant avec l'escarcelle au côté fournie à souhait et la petite toque à plume gentiment posée sur les cheveux, à l'instar du prince polonais Boruta, plus loin il prend l'aspect d'un loup, ailleurs celui d'un chien. Il apparaît aussi sous sa véritable physionomie, j'entends celle que lui a prêtée la conception de nos ancêtres: une figure humaine à barbe de bouc, enrichie d'oreilles de mulet et le front orné de cornes. Quant à ses pieds, ils sont fourchus et ses doigts, toujours crochus. Noir des pieds à la tête, de ses yeux il lance de fulgurants éclairs. N'oublions pas le dernier ornement de sa personne: une queue comme celle d'un renard, sauf le bout qui se hérissé d'une touffe de poils. C'est ainsi qu'il se présente, surtout quand il préside au sabbat.

Au moral, si le mot est permis avec celui qui n'a aucune morale et n'agit que dans un but: ravir les âmes des chrétiens et semer le mal et la catastrophe sur son passage, au moral, dis-je, un être généralement jeune. Je ne l'ai pas rencontré une seule fois, dans le folklore, sous l'aspect d'un vieillard. Toujours serviable, ainsi qu'il sied à un bon Wallon d'Ardenne. Seulement, il pose ses conditions, comme les banquiers de tous les temps qui ne font rien pour rien. « Tu demandes la fortune? Je suis prêt à t'assurer la richesse. Mais scellons un pacte, d'abord. Dans cinq ans, dans dix ans tu me cèdes ton âme. Ça va? » Ça va souvent. Et l'on tope.

Néanmoins, il n'est si malin qui ne soit roulé. En Ardenne, dans les marchés conclus avec le diable, celui-ci, tout diable qu'il est, est presque toujours mystifié. Nous touchons ici à un trait de la race. Dans le commerce, nul de plus rusé que ce grand taiseux d'Ardennais. Il roulerait un juif, parbleu! puisqu'il roule jusqu'à Satan! L'Ardenne n'est-elle pas, d'ailleurs, la patrie de quelques-uns des plus importants industriels et financiers de Belgique?

(1) En publiant cet inédit du grand folkloriste ardennais, nous rappelons à nos lecteurs les lignes que lui consacrait ici-même, au lendemain de sa mort prématurée, notre collaborateur et ami M. Fernand Desonay. (*Revue catholique* du 23 décembre 1932).

Fin contre fin; écoutez cette histoire d'où le diable ne sort pas bon marchand.

C'était à l'époque où Lavacherie se trouvait relié à Herbaimont par le pont de bois de l'Ourthe, à l'est de la forêt de Frey.

Depuis longtemps, on parlait de remplacer ce pont par un autre en pierre.

Le meunier Billa, célibataire endurci, avait un intérêt tout particulier à ce que le projet se réalisât. Aussi, en causait-il souvent.

Un dimanche qu'au cabaret les joueurs de cartes discutaient du fameux pont, le meunier, impatient, s'écria : « Allons donc, ce pont, mais il ne se fera jamais! Je donne la moitié de mon âme au diable, s'il est construit. »

Le lundi matin, à la stupéfaction générale, le pont se trouvait établi.

Or, ce même jour, en rentrant tout guilleret de la veillée, le meunier trouva un gros chien noir, à l'air louche, se tenant devant l'âtre.

Billa veut le chasser; la bête s'obstine et suit du regard tous ses mouvements.

C'était le diable qui gardait son bien.

Chaque soir, tenace, le chien revenait à son poste d'observation. Billa, obsédé, dépérissait à vue d'œil.

Enfin, cédant aux questions de ses voisins, inquiets de sa santé, il se déboutonna.

De commun accord, on décida de recourir au père Coq, d'Amberloup.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Coq arriva au moulin.

Déjà, le chien est là, couché à l'aise, chez lui.

Et Coq de l'apostropher incontinent :

— Tu as, lui dit-il, gagné la moitié de l'âme de Billa; mais moi, je possède l'autre moitié. Acceptes-tu de jouer aux cartes notre part à chacun?

L'accord rapidement conclu, la partie s'engage en présence du meunier et de ses amis intrigués.

Coq donne les cartes. Tout de suite, le diable se sent perdu, car son rusé adversaire a conservé tous les trèfles, croix intangibles pour Satan.

Furieux, le Malin s'écrie :

— Tu as gagné, je le reconnais. Mais je veux te dire tes vérités. Tu as été voler des choux dans le jardin de ton voisin.

— Effectivement, réplique Coq, qui avait bon bec. Seulement, j'en ai déposé le prix sur chaque trognon.

Honteux, le diable s'élança par la fenêtre, en lâchant de quoi empoisonner toute la chambrée.

En voulez-vous une autre? Dans celle-ci le Malin est joué par une femme. Une remarque, en passant, et qui est tout à votre avantage, Mesdames. Satan, qui se connaît cependant en roueries, ne se frotte jamais à une femme. Il sait qu'il ne fait pas bon de se mesurer avec une fille d'Eve. Car si Eve a donné naïvement dans le panneau, c'est que la pauvre n'avait aucune expérience. Tandis qu'avec nos Ardennaises il est presque toujours sûr de revenir l'échine basse et honteux « comme un renard qu'une poule aurait pris », ainsi que dirait notre La Fontaine.

Donc, un entrepreneur du pays d'Ardenne, endetté par-dessus les oreilles et sans travail depuis de longs mois, se demandait ce qu'il allait devenir.

C'était, pourtant, un madré compère.

Las d'attendre le client, il invoqua le diable.

Satan n'était pas loin. Il surgit aux côtés de notre homme.

— Inutile de me confier tes affaires, brusqua-t-il. Je les connais mieux que toi. Ouvre les yeux et regarde.

En même temps, il désignait de ses doigts crochus un boisseau débordant de pièces d'or.

— Faisons le marché, engagea le pied fourchu. Cet or, je te le prête à la seule condition de me le rendre dans deux ans, jour pour jour. Si tu ne t'acquittes, ton âme est à moi.

Les jaunets avaient si belle couleur que l'homme signa sans hésiter le parchemin qui lui était tendu. Aussitôt, le noir créancier disparut par une trappe d'où sortit une petite flamme bleue.

À la surprise générale, Philippot paya rubis sur l'ongle les factures des fournisseurs, les salaires arriérés des ouvriers, les notes du charron, du maréchal ferrant et de l'épicier. On n'en revenait pas. Lui-même considérait avec surprise sa situation nette et se glorifiait de ne plus rien devoir à personne.

Mais, la nuit, en songeant à la grande échéance, il s'agitait, balbutiait, se lamentait.

Sa femme, inquiète, l'interrogea.

Il confessa son accord.

— La belle affaire! ricana-t-elle. Remplis le boisseau ras. Le restant nous suffit.

Ce qui fut dit fut fait.

Le diable, paraît-il, ne se montra pas autrement difficile.

— Preuve que les femmes sont plus fines que les hommes, sentencia le vieux galant de qui je tiens cette histoire.

À propos de cette cautèle de l'Ardennais, le peuple l'a, en quelque sorte, synthétisée en plusieurs aphorismes dénommés, au pays d'Ardenne, des « spots » (1). Ainsi, l'on dit couramment d'une personne habile :

« *Avou trois tours pus' qu'i l'diâle* », ce qui signifie : « avoir trois tours de plus que le diable ».

On dit aussi : « *Il est si malin, qu'i tromperait l'diâle* » ou, en français, « il est si malin, qu'il parviendrait à tromper le diable ».

N'est-ce pas le commentaire, en un mot, des deux légendes que je viens de vous conter?

Naturellement, les services que le diable accorde à ceux qui l'appellent à leur aide le sont pour autant qu'il y ait quelque maléfice à commettre : une âme à troquer contre espèces bien sonnantes, une maladie à envoyer à un ennemi, un sort à jeter sur un tiers, un mauvais souhait à réaliser; car, remarquons-le, la croyance aux effets des mauvais souhaits reste vivace en Ardenne. Il y existe encore ce beau « spot » : « *C'est in ome di mauvais sohêts; i n'a rin d'bon inte cuir et tchâr*. » « C'est un homme de mauvais souhaits, il faut l'éviter; il n'a rien de bon entre cuir et chair ».

Le « spot », préservateur de ces mauvais souhaits, est souvent cité par les braves gens : « *Dji so contint di m'sort; dji n'sohête may do mâ ni dè polcur fère à nolu*. » « Je suis content de mon sort; je ne souhaite jamais du mal ni d'en pouvoir faire à personne. »

Il arrive aussi parfois au diable de provoquer lui-même un danger, de mettre en péril une personne aimée afin que, dans sa détresse, l'époux, le père ou le fiancé pousse un cri ou forme un vœu imprudent, comme ce sire de Roiseux qui, voyant sa fille chérie sur le point d'être emportée par une inondation soudaine, s'écrie dans sa douleur : « Ma vie, oui, ma vie à qui sauvera ma fille, fût-ce Satan! »

Mais l'homme peut toujours, s'il le désire, se débarrasser du maudit. Il suffit de brandir un chapelet, de se signer. Et le Mauvais de disparaître en laissant, après lui, une forte odeur de soufre. Ou encore, pour rendre inefficace un pacte malencontreux, d'aller en pèlerinage aux Lieux saints, à l'exemple de ce même sire de

(1) J'ai recueilli, pour paraître dans mon *Recueil de Spots ardennais*, une centaine de ces proverbes relatifs au diable.

Roiseux, ce qui rappelle de loin le pèlerinage de Tannhäuser à Rome, aux fins de se faire exorciser.

Mais les tentés n'en sont pas quittes à aussi bon compte que le sire de Roiseux. Ils ne peuvent, d'ailleurs, tous se permettre un pèlerinage à Jérusalem. Ce sont petites gens à chiche pitance et à veste élimée. Alors, la pénitence dure toute la vie. C'est ainsi que, de temps à autre, on raconte encore aujourd'hui qu'un de ces quasi-possédés allait prier, à peu près tous les jours, aux crois des carrefours, sur le coup de minuit.

Figurez-vous l'effet de terreur que devait provoquer une vision pareille sur l'esprit de nos pères, à une époque où nos routes d'Ardenne n'étaient sillonnées par aucune auto, et où, dans le silence lugubre des vallées, envahies par la nuit, un glouglou de source, le chuchotement du vent dans les sapins, le passage furtif d'un animal, une pierre qui se détachait de la montagne, le cri sinistre de la chouette et, là-bas, sur les hauteurs, des feux de pâtres qui s'allumaient soudain pour disparaître l'instant d'après, jetaient l'âme crédule dans une véritable débâcle. A l'heure présente, chez certaines gens, cette grande peur n'est pas encore morte.

* * *

Cependant Satan n'est pas toujours dupé par ses clients. Il en possède qu'il tient bien. Ce sont des malheureux sans force, qui n'ont pas le courage d'aller se jeter au pied des autels, ni l'énergie de remonter la vase maudite où ils s'embourbent de plus en plus. Liés par le pacte infernal, ils attendent sombrement l'heure où le démon victorieux emportera leur âme vendue dans les infernaux palus, selon le mot de Villon. Tel fut le cas du meunier des Clawettes, d'une si savoureuse couleur ardennaise, et que je vais vous conter.

Il y avait à Ville-du-Bois, sur la Salm, un moulin bizarre, qu'on appelait le moulin des Clawettes.

Pourquoi était-il bizarre ?

Pour plusieurs raisons.

D'abord, le meunier, un bout d'homme sec, avec sa figure en lame de couteau et ses pantalons trop larges, arrivait on ne savait d'où, d'au delà des monts, et ne prétendait dire d'où il venait.

Or, on est curieux dans ce pays-là, les nouvelles y étant rares. Les femmes sortaient plus souvent que de raison pour saluer le meunier à son passage. Les hommes eux-mêmes essayaient de lier conversation avec l'étranger. Mais ses paroles étaient aussi maigres que son visage, et ses bonjours ne traînaient pas derrière lui.

Il avait bâti aux Clawettes un moulin tout menu, tout au plus bon pour des nutons. Et, par avarice ou par originalité, il voulait extraire lui-même du sol et tailler selon les règles les meules dont il avait besoin.

Il tailla à souhait la première.

Mais lorsqu'il en vint à la seconde, il ne put jamais y réussir. Ou bien la pierre était trop tendre ou trop dure, ou bien ses dimensions ne s'accordaient pas à la mesure de la première, ou bien, près d'être achevé, une fente malencontreuse détruisait l'ouvrage.

Il jura comme un païen.

Cela ne lui servit pas.

Si bien qu'un soir, désespéré d'un nouvel essai, il jeta ses outils au ruisseau en vociférant :

— Que le diable s'en mêle !

Celui-ci, vous le savez, mieux vaut ne pas l'invoquer ; nos affaires, au bout du compte, ne peuvent que pâtir de son intervention.

Le meunier n'avait pas plutôt proféré son souhait, que le Malin sortit d'un trou à travers le rocher.

— Présent ! dit-il.

Qui fut bien étonné ? Ce fut le meunier. Il ne songea pas à se signer, ce qui aurait mis le tentateur en fuite. Mais peut-être se réjouissait-il de son apparition !

Ils convinrent de se retrouver, le surlendemain soir, près du petit étang qu'on appelle encore la « Mare au Diable », pour y traiter l'affaire.

Belzébuth offrait un beau moulin, monté comme pas un, avec l'argent nécessaire à l'exploitation, et un bail assuré de vingt-cinq ans.

Par contre, à l'échéance, le meunier livrerait son âme.

De savoir si c'était une bonne occasion pour l'enfer, je ne pourrais le dire, vu que les âmes des meuniers ont toujours été réputées de peu de poids et d'un prix dérisoire.

Le marché fut conclu.

Belzébuth avait apporté un parchemin tout noir, où la convention était écrite en lettres rouges : notre homme dut signer de son sang.

Il faut croire qu'il n'était pas peureux, puisque, de retour au logis, il dormit à poings fermés jusqu'au chant du coq.

Au matin, il eut une fameuse surprise.

Les oiseaux gazouillaient dans les branches. La rivière courait par les prés avec des romances pour chaque fleur de la rive. L'air était bleu, d'un magnifique bleu de turquoise, et le soleil riait au fond du ciel.

Le meunier sentait autour de lui toute la joie du premier beau jour.

Il se leva.

Rêvait-il ?

D'un bond, il s'élança de la maison dont il ne reconnaissait pas l'intérieur minuscule et misérable. Ce fut bien autre chose dehors. A la place de sa bicoque s'élevait un superbe moulin. Un bief tout neuf amenait l'eau de la rivière sur une rone à ailettes, toute neuve aussi, et de chêne solide, qui tournait dans un éclaboussement d'écume blanche. On entendait le tic-tac régulier et le grognement satisfait de six paires de meules en activité.

— Ah ! pour un beau moulin..., murmurait-il sans achever la phrase.

Dans une écurie adjacente trois robustes chevaux harnachés de cuir jaune attendaient l'attelage. Les tombereaux étaient là, faits de planches de hêtre. Des charrettes arrondissaient sur les ridelles le dos voûté des bâches sur lesquelles couraient, en lettres majuscules, l'inscription : *Au moulin des Clawettes*.

— Pour un beau moulin..., répétait l'homme sec.

Il entra, parcourut les pièces du rez-de-chaussée, la cuisine pavée de larges dalles, la salle de famille aux hauts lambris de chêne, l'alcôve du patron, les chambres de l'étage. Sur une table, des piles de louis d'or se tenaient droites comme des I.

L'homme s'assit.

— Pour un beau moulin, c'est un beau moulin, acheva-t-il. Ainsi, il complétait sa pensée obscure, et, déjà, méditait sur le profit à tirer de semblable domaine.

La contrée fut bientôt sens dessus dessous.

Les femmes jetaient des cris d'admiration et ne songeaient à rien.

Les hommes hochaient la tête et se méfiaient.

Le meunier ne s'occupa de personne. Il embaucha trois garçons pour conduire ses trois chevaux et s'en aller recueillir le blé dans les villages d'alentour.

Dès le lendemain, les trois attelages roulaient sur les routes bossuées du pays, secouant au vent leurs grelots et montraient sur les bâches l'appel du moulin des Clawettes.

Le soir, le meunier, debout sur le seuil, écoutait, dans le silence qui suit le travail, le roulement lointain de ses charrettes. A la

vigueur du son il jugeait les distances. La première était encore sur la hauteur du village voisin; la seconde descendait la côte des Chaineux; la troisième, à quelque trois cents mètres, apportait des sonorités plus précises où l'on distinguait le pas du cheval et la voix du garçon encourageant la bête.

Elles amenaient du blé de partout.

Et quelle fleur de farine elles reportaient chez les clients! De la fleur de farine si belle et si fine, que jamais les tartes n'avaient été si réussies dans les « fiesses » du pays.

On vérifiait le poids.

Le poids s'y trouvait, à une once près.

Certes, quelques-uns se garaient encore, restés fidèles aux vieux meuniers. Mais ceux-ci avaient beau faire; les vieux moulins, peu à peu désertés, tombèrent en ruines.

Car le moulin des Clawettes accaparait toute la clientèle.

Les vieux meuniers quittèrent la région ou retournèrent à la culture de la terre. Les roues vertes de mousse des antiques moulins se mirent à pourrir sur place. Les murs se désagrégèrent. Des buissons d'orties et d'insolentes plantes folles poussèrent dans les décombres.

Rien de plus triste.

On ne passait plus près de ces ruines crainte de pleurer.

Le petit homme sec, lui, ne pleurait point.

Il n'était pas gai non plus.

Son corps avait pris quelque embonpoint, mais son âme restait impénétrable. Pourtant, il semblait bonhomme. Il plaisantait la clientèle et les garçons. Plus souvent il se taisait, enfermé dans un rêve intérieur.

— Un maniaque! convenait l'un.

— Un bon maniaque! renchérisait l'autre.

— A moins que...

Les langues s'arrêtaient sur l'« à moins que », laissant les imaginations courir la poste sur les grandes routes des hypothèses les plus invraisemblables.

Un jour, il tomba malade.

— Faut-il quérir le médecin? demanda un garçon.

— Ou le rebouteur? dit l'autre.

— Ou le curé? hasarda le troisième.

— Laissez donc, imposa le meunier, ça s'en ira comme c'est venu.

Ce fut le meunier qui eut raison.

Ça s'en alla comme ça, sans raison, comme c'était venu.

Il continua de travailler, toujours plus actif, mais aussi plus taiseux, plus renfrogné.

Il se tenait à l'écart de ses domestiques eux-mêmes, non qu'il les rudoyât, mais par une sorte de besoin de vivre seul, loin des hommes, en tête à tête avec une pensée ou une passion.

— Serait-ce le diable qui lui tient compagnie? bougonnait parfois l'un des domestiques.

— Ou le regret d'un amour perdu? raillait le second.

— Ou plutôt l'or qu'il entasse dans ses coffres? affirmait le troisième.

Nul ne répondait.

Une nuit qu'il faisait sur la contrée un orage épouvantable, la foudre tomba sur le moulin des Clawettes. Les greniers prirent feu. Les charpentes s'effondrèrent en blocs lamentables. Les chevaux des écuries, les tombereaux et les charrettes de la remise disparurent.

Les vingt-cinq ans étaient révolus.

Une nuit qu'il faisait sur la contrée un orage épouvantable, la foudre tomba sur le moulin des Clawettes. Les greniers prirent feu. Les charpentes s'effondrèrent en blocs lamentables. Les chevaux des écuries, les tombereaux et les charrettes de la remise disparurent.

Les trois domestiques seuls échappèrent au désastre.

Ils cherchèrent leur maître.

Ils ne retrouvèrent même pas son squelette.

A la chambre des meules, au milieu des débris de toutes sortes mêlés de cendres, ils découvrirent avec surprise une meule qu'ils ne connaissaient pas.

C'était la meule que le meunier avait taillée avant de se vendre au diable.

* * *

Sans doute, ces imaginations de nos pères vous font sourire, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Que voulez-vous? Nous sommes devenus plus instruits, et nous avons remplacé les naïves diableries qui les troublaient par d'autres qui nous émerveillent: celles qu'invente à jet continu la science. Mais ne reprochons pas à nos ancêtres leur crédulité. Aimons-la, au contraire. Tâchons d'en sauver les suprêmes vestiges. N'est-ce pas un peu de leur âme que nous pénétrons, grâce à eux? D'autre part, reconnaissons que cette croyance au diable leur a inspiré bien de jolies, parfois même de pathétiques histoires, où ils se peignent à ravir et qui parfument, d'un parfum étrangement suggestif, le jardin de notre folklore ardennais. Et puis, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous qui nous amusons à ce puéril satanisme de nos ancêtres, sommes-nous bien sûrs qu'il n'existe pas encore en maints endroits — voire tout proche de nous — autrement pervers, criminel?

LOUIS BANNEUX.

« Poésie religieuse »⁽¹⁾

Les organisateurs de cette soirée m'ont demandé: « Quel titre pourrions-nous donner à votre introduction? » Présentation, oui. Un titre, un nom, une définition, problème des problèmes — toucher à la moelle des choses. Mais mon propos, quel est-il, en somme? Parler de l'inspiration poétique, de la poésie, parler de cela qui se chante, mais la situer quelque peu, cette grande chose ineffable, la situer dans le tout du réel, dans l'universalité de la vie et de l'être. L'inspiration poétique, mais ne naît-elle pas de quelque communion avec l'unité? Echange très secret, qui nous fait nous dépasser nous-mêmes; participer aux rythmes, aux nombres de la création, à la divine chorégraphie des choses, et, finalement, à cet Amour que chante l'Altissime, *che muove il sole e l'altre stelle* — qui meut le soleil et les étoiles.

* * *

Et voilà cet homme aux écoutes sur le cœur du monde. Voilà de toutes créatures le chœur immense, les jeux subtils, *le cœur innombrable* (ô cet écho qui me revient d'une grande voix qui n'est plus, si déchirante! Ah! réellement n'est-elle plus? Mais je l'entends, qui pleure encore, qui crie et qui désire encore!) — et voilà ce chœur innombrable dans un cœur d'homme, voilà ce chœur sur les lèvres d'un seul! Silence, ô mes amis, car au nom de tous, un de vos frères va chanter votre chant! — Poète, grand aîné, lève-toi donc dans l'assemblée des vivants! Poète, c'est d'une *créature* qu'il s'agit. D'un créateur, oui, et c'est l'Hellade qui a fait flamboyer ce nom sacré sur un front d'homme. D'un créateur — de celui qui *connait*, disait Claudel. De celui qui crée, en quelque sorte, ou qui recrée toutes choses, les éveillant des

(1) Conférence faite à Bruxelles, comme introduction à des récitations de poèmes.

limbes où elles sommeillent, les arrachant à leur impersonnalité vaporeuse (*omnis creatura ingemiscit et parturit*), et les saisissant, et vous les exaltant dans le mystère de leurs connexions transcendantes et de leurs harmonies.

* * *

« Poésie est ontologie » — équivalence, en pourrait-on marquer de plus essentielle? « Ontologie », on ne dit pas « métaphysique » (encore qu'il ne soit pas une seule attitude de vie qui ne postule quelque métaphysique). Saisie de l'être, et, donc, architecture et ronde-bosse et la lumière et la musique — danse — les volumes, les lignes, les couleurs, les sons — et le mouvement — ce grand élan vers le *plus-être*. Sous-jacente, l'inquiétude, mais c'est cela même — *l'inquietum est cor nostrum* du sublime Augustin d'Hippone, *donec requiescat in te* — jusqu'à ce que tu trouves la plénitude dans l'Absolu (cet absolu, que, faible, on poursuit dans le relatif...). Saisie de l'être — mais alors morphologie, structure, carrure, architecture des mots, — ces outils, ces engins que nous nous ajustons comme des prolongements de nous-mêmes, comme des amplifications du mouvement de notre sang et de nos lèvres. Et l'équerre, et le fil à plomb, et le compas, et le niveau d'eau, toutes les mesures divines, car tout est si divinement mesuré, de l'atome à la nébuleuse — et les appels centripètes et centrifuges, et les rayons — et l'équilibre, enfin, qui tout parfait, la paix, dit l'Apôtre, qui surpasse tout sentiment, *pax quæ exsuperat omne sensum*. « Je t'aime, disait à Daniel le Seigneur, je t'aime et je t'ai choisi, parce que tu es un homme de désirs, *quia vir desideriorum es tu* — l'équilibre qui rencontre sa résolution souveraine dans l'intelligence et dans l'amour. Dans la grâce, finalement, cette grâce : *fides, spes, caritas*, la foi, l'espérance, la charité.

* * *

Les traits éternels de l'homme. Les sentiments éternels. *L'universel, c'est cela le champ du poète*. Du poète. (Le plus formidable, serait-ce le héros de la *Vita nuova*, le compagnon de Virgile et de Béatrice? Serait-ce plutôt le père du Moïse, de la Sixtine, de Saint-Pierre et des *Sonnets*? ou serait-ce... mais laissons!) Du neuf? Il vit et cela suffit. Il fait vivre. Il crée. C'est l'éternel qui vit en lui. Il continue et il commence. Il vit, enfin, et c'est assez. Mais il y a des étages dans l'amour, disait Ramuz, le chantre des pays du Rhône. Et il y a des étages dans la vie. Et le poète se mesure, se qualifie (ou se limite) à cet air qu'il respire comme aux espaces qu'il fait siens. La vie! Mais tout son mouvement, tout son adorable mystère, monte et s'élance vers une lumière qu'elle devine, qui la voudrait ravir, et dont, héliothrope divine, elle est le témoin languissant ou exalté, mais où le printemps sans cesse se renouvelle et inlassablement refléurit.

* * *

Je ne referai pas ici le discours de Brémond aux cinq Académies sur la *Poésie pure* — pure? Pourquoi pure, puisqu'il n'y a de poésie que celle-là — finie et infinie, elle est là toute.

* La prose, une phosphorescence vive et voltigeante qui nous attire loin de nous-mêmes. La poésie, un rappel de l'intérieur, un poids confus, disait Wordsworth, une chaleur sainte, disait Keats, un poids d'immortalité sur le cœur : *an awful warmth about my heart, like a load of immortality*. — *Amor, pondus*. Ce poids où veut-il nous précipiter, sinon vers ces augustes retraites, où nous attend, où nous appelle une présence plus qu'humaine? S'il en faut croire Walter Pater, tous les arts aspireraient à rejoindre la musique. Non, ils aspirent tous, mais chacun par les magiques

intermédiaires qui lui sont propres, — les mots; les notes; les couleurs; les lignes; — ils aspirent tous à rejoindre la prière.

* * *

Poésie, prière — sentiment de l'inachevé et tourment de l'ineffable. Vous entendrez les prophètes de l'antique Alliance, — Jérémie, David — oh! si peu! — mais traduire, trahir, hélas! il faudrait être aussi grand, avoir même cœur et même voix! Vous entendez Claudel, l'unique Claudel...

* * *

Poètes, prophètes, a-t-on dit. Et, en effet, devins, prospecteurs, détecteurs d'un secret immense, — pipeaux en fleurs du bord des eaux, trompettes d'or, et les murs tombent, les portes s'ouvrent pour tout un peuple! Mais ne s'agit-il pas de *poètes*, de créateurs et de dieux?

Écoutez, bien loin, semblerait-il, de l'orbe du Christ Sauveur et Lumière du monde, ce chant des « Bauls » de Bengale (que je vous lis d'après une traduction de Tagore) — mais ne serait-ce pas déjà un chant de l'aube? (L'âme humaine, naturellement chrétienne, dont parlait déjà le vieux Tertullien, *anima humana christiana*).

— « Où le trouverai-je, l'Élu de mon cœur?

« Il est perdu pour moi, et j'erre à sa recherche de pays en pays;

« Je languis pour ce lever-de-lune de beauté qui doit éclairer ma vie,

« Que j'aspire à contempler dans la plénitude de mes yeux, dans la joie de mon cœur. »

Et encore :

— « O regard pénétrant, regard pur, regard compatissant de celui qui écoute les accents du monde! O sollicitude sans cesse attentive! O soleil de sagesse! Toi qui éclaires le monde entier, miséricorde qui illumines comme l'éclair, charité qui couvre tous les êtres comme un nuage protecteur, douce rosée, pluie bien-faisante! Que je pense sans cesse à toi, que de ma vie je ne doute de toi! Protège-moi dans les peines et les souffrances, dans les dangers et dans la mort. Aide-moi à remplir tous mes devoirs. »

Et voici une hymne de l'Islam arabe, au X^e siècle (il s'agit, de ce prodigieux Al Hallaj qui fut martyrisé par ses congénères à Bagdad, en 922, et dont M. Louis Massignon, professeur au Collège de France, et son ami, le R. P. Maréchal, de Louvain, ont si magnifiquement parlé) :

— « O souffle de la brise, va et dis au Faon

« L'abreuvement ne fait que m'altérer.

« (Qu'il vienne) ce mien Ami dont l'amour est dans mon cœur

« Et, quand Il voudra, qu'Il foule ma joue en marchant,

« Son Esprit est mon esprit, et mon esprit Son esprit,

« Qu'Il veuille, et je veux, — que je veuille, Il veut! »

Nous voici sur les sommets. Ne croirait-on pas entendre saint Paul et son fulgurant : *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis?* C'est sur les sommets que toutes les grandeurs se rejoignent — ou se pressentent.

* * *

Poète, ton labeur n'est point achevé. Il te faut œuvrer encore. Ne mépriser rien de ce qui est vrai, mais, dans l'ordre divin, élever tout le réel, comme le nard infiniment précieux, comme une louange et une offrande. L'échelle merveilleuse des valeurs, s'y adapter virilement, amoureuxment. Intégrer toutes choses en cette vue, harmonie, synthèse, compréhensive et vivante, univer-

sellement. Réalisme plénier. Symbole total. Formule éminemment claudélienne. « Tout ce que je touche, je voudrais le rendre immortel. » « Je suis homme, avait dit le poète ancien, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Universalisme, catholicisme (*katholikos*, universel, c'est l'admirable vocable grec). Et c'est le cri triomphal de l'Apôtre : « *Tout est à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu.* »

Chante donc, ô poète, ferveusement, selon les résonances de ton cœur, selon la forme de tes lèvres. Ne chante pas avec des mots, c'est avec des choses qu'il te faut chanter — avec des choses — et avec ton esprit et avec ton cœur, avec tout ton cœur — et avec Dieu, avec le Verbe, avec le Cœur de Dieu. *Pax Domini sit semper tecum.* Et que la paix du Seigneur toujours soit avec toi!

Dom A.-M. ACHARD, O. S. B.

Le prestige de l'Angleterre

A la plupart des hommes réfléchis de l'Europe occidentale se pose la question : « Où en est le prestige de mon pays ? »

A presque tout le monde la question paraît de première importance; à une minorité d'hommes très intelligents elle semble, au contraire, n'en avoir que peu; et aux yeux de quelques-uns — qui sont peut-être parmi les plus intelligents — elle n'en a aucune.

Ces derniers se trompent. Le prestige est aussi important pour la nation qu'il l'est pour l'individu, et la preuve est facile, qu'on la tire de l'expérience où des données du bon sens. La raison pour laquelle des hommes fort intelligents le nient n'est, au fond, qu'une réaction contre la vulgarité de l'opinion générale. A moins que d'aucuns ne soient victimes des théories matérialistes de notre époque.

Mais pas plus pour la nation que pour l'individu, le prestige n'est la chose primordiale que l'opinion commune s'imagine. Le prestige est comparable au crédit en matière financière : en fait, le crédit d'un homme est toujours supérieur ou inférieur à ce que sa situation garantit. Le crédit comporte toujours un élément faux. Et de même que le crédit peut sauver quelqu'un en temps de crise, ainsi le prestige peut sauver une nation en temps de crise, sans que pour cela, évidemment, le prestige puisse remplacer une puissance nationale solide, pas plus que le crédit n'équivaut à des espèces sonnantes et trébuchantes.

Concluons que le prestige d'une nation est un facteur politique important, qu'il faut l'accroître le plus possible, le préserver avec soin, et, s'il est atteint, le restaurer de son mieux. Il n'est pas à mettre au-dessus de la force réelle. Le prestige d'une force armée est précieux, mais plus précieuses encore sont les cinq réalités : organisation, équipement, moral, nombre et commandement! L'Empire perse jouissait d'un grand prestige militaire précisément au moment où la phalange macédonienne était à la veille de l'abattre. L'ancienne armée royale française, apparemment détruite par le chaos de la Révolution, connut le minimum de prestige dans les années où elle se préparait à conquérir l'Europe. Bien que la chose ne soit pas généralement connue, le prestige de la Prusse comme puissance militaire, à la veille d'Iéna, était plus grand que celui de la Grande Armée. Le corps des officiers prussiens croyait sincèrement que l'armée prussienne était invincible et que Napoléon n'avait triomphé l'année précédente à

Austerlitz que parce qu'il n'avait eu en face de lui que les forces méprisables de la catholique Autriche. Les officiers prussiens étaient convaincus qu'il en irait tout autrement le jour où Napoléon aurait à faire à la puissance de la Prusse protestante.

Donc, pas plus que le crédit, le prestige ne correspond à la réalité. Le propre du prestige est précisément de ne pas correspondre à la réalité. Il est comme un fantôme de puissance réelle qui toujours exagère ou minimise la réalité derrière lui.

* * *

En jugeant, de nos jours, du prestige d'une nation européenne, il nous faut prendre une espèce de moyenne des opinions professées par ses voisins. L'Europe est, actuellement, tellement divisée — mortellement divisée, peut-être; nous le saurons bientôt... — qu'il n'y a plus d'opinion européenne générale à propos d'une nation. Mais on peut arriver à obtenir, *grosso modo*, une moyenne. Par exemple, le prestige de l'Italie est moindre en France qu'en Angleterre, mais dans les deux pays ce prestige a grandement augmenté pendant ces dernières années. Le prestige de la France est moindre en Angleterre qu'en Allemagne, mais dans les deux pays le prestige de la France a sensiblement diminué depuis dix ans.

En se basant sur de pareilles appréciations en gros, que dire du prestige de l'Angleterre? Quel est le sens de sa courbe?

Au lendemain de la guerre, pendant une brève période, le prestige de l'Angleterre ne fit que grandir. Ensuite il déclina, d'abord lentement, puis plus vite, encore que la courbe descendante fût interrompue parfois par de vives variations. Le point le plus bas fut atteint, il y a deux ans, lors de la panique de 31. Depuis lors, avec des fluctuations, ce prestige, à tout prendre, a augmenté. La courbe est irrégulière; toutefois il est possible d'estimer les éléments du prestige politique de l'Angleterre et, par là, de juger quelles sont les chances prochaines de montée ou de descente. Le point important est là.

Le problème pratique, en ce moment, est celui de savoir si le crédit politique superposé à la puissance politique de la nation augmentera demain, ou diminuera.

Les facteurs plaçant pour un accroissement du prestige de la Grande-Bretagne avaient tous trait à cette marque essentielle du caractère politique moderne de l'Angleterre : l'unité morale absolue de la nation.

De la moitié du XVII^e à la moitié du XVIII^e siècle l'Angleterre fut la moins unie des nations européennes, les luttes intestines du pays étant, au fond, une querelle religieuse. Après 1750, quand les restes du catholicisme furent finalement écrasés, se développa, sous le tempérament aristocratique du peuple anglais, une unité morale dont la cohésion ne fit que se renforcer à chaque génération. Aujourd'hui, après près de deux siècles, l'unité anglaise dépasse tout ce qui a jamais été vu dans ce domaine dans n'importe quel grand pays, et dont la persistance est aussi remarquable que la force. Le très petit nombre de catholiques qui, en Angleterre, ne sont pas plus ou moins Irlandais ne nuisent pas à cette unité basée sur une philosophie protestante nationaliste pratiquement identique dans toute la société anglaise. Le patriotisme est devenu une religion. Dans toutes les manifestations de la vie anglaise les articles d'un code national sont observés, souvent accompagnés d'un rituel perfectionné et des autres caractéristiques d'une chose profondément enracinée.

C'est à cette unité morale que l'Angleterre a dû sa puissance de rétablissement dans les périls qui se sont succédé depuis l'armistice. La politique étrangère fut continue. La politique intérieure, après chaque inclinaison dangereuse du navire sous une rafale inattendue, s'est toujours rétablie étonnamment bien et vite. Comme toujours, la tâche du *Foreign Office* fut exempte d'immix-

tions politiques. Les politiciens ont moins à dire que jamais comparés aux fonctionnaires permanents, et la masse de l'opinion n'est que l'exact reflet de ce qui a été décidé officiellement.

Le meilleur exemple à donner de ceci est la politique économique appliquée après la débâcle financière de septembre 31. Il est vrai que la chance s'en mêla. La baisse des prix mondiaux empêcha une augmentation du coût de la vie qui eût pu être catastrophique et qui eût causé de grands conflits entre les maîtres de notre ploutocratie et leurs esclaves salariés. Mais, seule, cette chance eût été insuffisante. On appliqua exactement la politique la plus intelligente. De grands stocks furent accumulés, livres de droits d'entrée, avant que les nouveaux tarifs n'arrêtassent l'achat en masse à l'étranger et — ce qui est encore plus remarquable — les politiciens abdiquèrent, bien que se présentait une occasion extraordinaire de se remplir les poches. Le droit de fixer les tarifs fut laissé à la discrétion arbitraire d'un comité très réduit et soigneusement choisi. Il ne fut pas permis, aux parlementaires, de pêcher en eau trouble. Résultat : le cap dangereux fut doublé sans malheur et la situation bien tenue en mains. Elle l'est restée depuis.

* * *

En visitant aujourd'hui l'Angleterre, la première chose qui frappe l'étranger est l'ordre et la sécurité que connaît ce pays dans un monde troublé. Pas de communisme; pas de terreur; pas de poussée révolutionnaire ni à gauche, ni à droite; de généreux secours — plus grands qu'ailleurs — aux déshérités, secours de type plus servile que la plupart des autres peuples ne le toléreraient, mais singulièrement efficaces pour le maintien de l'ordre social.

Tout cela a accru notre prestige. Mais en face de ce crédit, il faut noter, non seulement des épisodes, mais des tendances de grand poids. Cela peut paraître paradoxal, mais ce passif provient en bonne partie de la même source dont dérivent les avantages inscrits à l'actif, à savoir de l'unité absolue de l'Angleterre. Quand une politique étrangère est erronée, sa continuité même est un mal; quand la réputation d'un pays est atteinte par une nomination scandaleuse, alors une opinion publique qui n'admet aucune critique des hommes publics présente plus d'inconvénients que d'avantages. En règle générale, la substitution de l'erreur à la vérité dans les grandes affaires nationales (ce qui est bien un des premiers effets d'une unité absolue) affaiblit un pays, non seulement en lui-même, mais aux yeux des contemporains.

Voyez la question irlandaise. La première phase en fut une de répression violente et aveugle. Répression exercée au moment même où les porte-parole de l'Angleterre à Genève insistaient sur un certain esprit nouveau dont ils se prétendaient les champions : esprit de bonne volonté universelle, etc., etc. Les protestations les plus passionnées en faveur d'un tel esprit coïncidèrent avec les abominations des *Black and Tans*.

Notre prestige fut atteint, non seulement par cette hypocrisie, mais par nos erreurs. Il était universellement affirmé que toute résistance irlandaise à la domination anglaise était condamnée d'avance à l'échec. Quand la rébellion battait son plein, le politicien professionnel auquel échéait la tâche de discourir publiquement sur la matière déclara au monde que l'Angleterre se refuserait à toute négociation avant que la dernière arme eût été arrachée des mains du dernier rebelle. Quarante-huit heures après ce malheureux discours, les pourparlers s'ouvraient...

Voyez nos relations avec les États-Unis. Il fut décidé que l'Angleterre céderait en tout aux États-Unis. Ceux-ci profitèrent évidemment d'une aussi extraordinaire constance dans une aussi singulière politique. Nos politiciens les plus en vue furent mandés à Washington, y proclamèrent leur ardente sympathie pour ceux

qu'ils appelaient « nos cousins » et se virent joués pour leur récompense. Alors même qu'ils voguaient sur l'Océan, le Gouvernement américain, sans les consulter, déjoua tous les plans en abandonnant brusquement le dollar et ce « Service du Tout-Puissant », que l'on avait hautement proclamé être la mission spéciale des Anglais et des Américains combinés, coula à pic avec quelques bulles d'air à la surface de l'Atlantique.

En matière de dettes, ce fut le chaos complet. Le Gouvernement britannique refusa de faire cause commune avec les autres débiteurs européens, et paya les intérêts et l'amortissement sur les sommes énormes dues au contribuable américain. Il continua à ce faire après que les Français eurent refusé de payer encore leur tribut. Il affirma sa volonté de payer jusqu'au bout et puis il répudia soudain cette politique sans savoir ce qu'il voulait, simplement sous la pression du moment. Toute requête de l'Angleterre à nos créanciers américains fut repoussée avec dédain et pendant ce temps-là nos propres débiteurs étaient pressés sans merci. Les Australiens, tenus à nous payer un tribut dépassant de beaucoup, proportionnellement, ce que nous avons à payer aux Américains, furent menacés de ruine et obligés de céder. Et nos exigences à l'égard de l'Irlande, exigences douteuses et très discutables, furent hautement et sottement affirmées. Au même moment nous plaidions devant le contribuable américain notre impossibilité de le soulager, alors que cela nous coûtait moins que nous n'exigions du contribuable irlandais.

Contentons-nous de mentionner la pire et la dernière de ces graves infortunes, la burlesque préparation et la faillite de la Conférence économique dont le mal fut décuplé par tous les espoirs qui la précédèrent.

* * *

Il semble qu'il faille conclure que l'avenir du prestige de l'Angleterre dépendra surtout de l'instruction. Les erreurs commises le furent par manque d'instruction; ignorance des nations étrangères; estimation erronée de ce qu'elles pensent de l'Angleterre (nous en jugeons d'après ce que nous, Anglais, pensons de nous-mêmes!); ignorance du tempérament aussi bien de ceux qui dépendent de nous que de nos égaux.

Il est inévitable, dans les traditions d'un État aristocratique, que le manque d'instruction soit la caractéristique des masses. Pareil État demande que l'on dise à ces masses que la nation est invincible, que sa politique est toujours sage et ne connaît que les succès, que tout est bien et le sera toujours et que, quand ce qui arrive ne correspond pas tout à fait à ce qui était attendu, la faute en est à l'infériorité morale ou intellectuelle des étrangers. Cette bêtise démagogique ne fait pas grand mal aussi longtemps que la petite minorité qui conduit l'État aristocratique ne tombe pas victime de sa propre propagande à l'intérieur. Le jour où elle-même s'illusionne, la situation devient dangereuse.

C'est ainsi qu'il fut dit aux Anglais (qui l'entendirent avec plaisir) que leurs coreligionnaires prussiens avaient été changés par les vicissitudes de la guerre en une espèce d'Anglais. L'explosion dont nous sommes les témoins (l'hitlérisme) ne surprit guère les milieux continentaux informés. Pour nos meilleurs fonctionnaires permanents elle fut une surprise totale. Il en avait été de même lors du succès de la révolution irlandaise. De même encore lors de l'attitude méprisante du Gouvernement américain dans la question des dettes. Dans un avenir rapproché une nouvelle surprise surgira quand on découvrira ce qu'est le sentiment national polonais et quelle force de résistance il porte en lui.

Cette ignorance qui est à la base de nos difficultés actuelles est-elle amendable? Une presse bien informée y aiderait, mais une telle presse perdrait de l'argent. La libre critique des hommes publics y aiderait, mais une telle critique est interdite en Angle-

terre par la domination de l'argent sur les hommes de loi. En lisant la presse européenne un homme peut apprendre bien des choses; en lisant la presse anglaise, presque rien...

On peut se demander s'il y a un remède. Il est plus probable que la maladie suivra son cours et produira ses inévitables conséquences.

HILAIRE BELLOC.

Paul Bourget en Italie

Jusqu'à quel point l'incantation traditionnelle de l'Italie s'est-elle exercée sur Paul Bourget? Il a été celui de nos grands écrivains du XIX^e siècle le mieux préparé pour résister à la magie des sites et du soleil. Homme de science, homme de musée, homme de travail par excellence, la douce paresse qui nous est chère lui a été à peu près inconnue, la douce paresse qui nourrit les artistes et les poètes. A vingt ans, c'est déjà pour lui la maturité de l'esprit. Sa méthode de labeur est fixée, son programme de vie nettement défini. Du café noir du réveil forcé de trois heures du matin à la soirée mondaine ou bohème, à travers une journée écrasante, où trouver le loisir de flâner? Et pourtant ce scientifique, ce fils de mathématicien, revient du pèlerinage classique: heureux trois et quatre fois celui à qui ont souri les rives méditerranéennes au bel âge des amours!

Que lui restera-t-il de ce premier contact avec la Grèce et l'Italie? Apparemment rien, rien qui ait transpiré clairement dans ses livres, mais cette ardeur à « percer », à franchir résolument la période doublement obscure pour un débutant qui est un débutant pauvre, cette patience, cette lente ténacité que rien ne rebute, est-ce à la formation paternelle, à l'Auvergne, à ses origines rurales qu'il faut seulement l'attribuer? Qu'on nous permette d'y voir aussi comme un reflet des exaltations du voyage, comme la suite de décisions viriles prises en vue de quelque beau golfe, d'un serment juré devant un temple solitaire.

De vingt à quarante ans, c'est la lutte obstinée, puis, graduellement triomphante. C'est la période des romans mondains, de l'observation des cœurs, le contact avec la vie, qui vont transformer ce sceptique en un doctrinaire catholique. *Le Disciple* est de 1889. *Un Cœur de femme*, de 1890. Les dernières pages de ces deux livres annoncent que la transfiguration chrétienne — vainement tentée de longues années auparavant, avec sa sublime gaucherie, par Léon Bloy — est enfin sur le point de se réaliser. Il est mûr pour une réflexion profonde, pour une retraite. La terre italienne va lui offrir cette passerelle qui permettra au mathématicien des sentiments et de la logique pure d'aborder les forêts tourmentées des pauvres épaves humaines. Une première partie de sa carrière littéraire est terminée. La seconde va naître et croître sous le signe de la foi chrétienne. Je m'en voudrais d'attribuer cette transformation exclusivement au voyage italien, mais comment ne pas y prendre garde? Venant d'un pays protestant pour repartir en pays puritain, Bourget n'a pu ne pas subir par contraste l'influence de la romanité religieuse.

C'est d'ailleurs en croyant qu'il visite l'Italie dans l'automne de 1890, après avoir étudié Oxford chez les Anglais. Il continue par là cette série de déplacements auxquels le voue son infatigable curiosité de l'espèce humaine. Trois ans plus tard il sera en Amérique, toujours sur le qui-vive social et psychologique. Pas un instant d'arrêt pour contempler avec béatitude la nature apaisée: et s'il se tient longuement devant les peintres italiens,

c'est pour analyser leurs toiles en moraliste, pour en extraire, si possible, le suc de la vie positive qui les inspira et non celui de l'art.

Quelles seront ses conclusions? Ni Chateaubriand, ni même Mistral ne les auraient imaginées. Elles sont d'un pur savant; parvenu à Reggio di Calabria, il écrira: « Plus j'ai voyagé, plus j'ai acquis l'évidence que de peuple à peuple, la civilisation n'a pas modifié les différences raciales où réside la race...; la race en est au contraire plus difficile à pénétrer, l'identité des formes extérieures nous cachant les oppositions du fond ». N'entendez-vous pas ici quelque écho des théories germaniques sur la race? Adolf Hitler et les racistes allemands de 1933 seraient-ils offusqués par de tels propos? On conçoit que Georges Grappe ait pu écrire de Bourget: « Il était parti cosmopolite, il est revenu nationaliste ».

On n'imaginerait pas qu'un voyage en Italie puisse conduire à de si graves propos! D'autant plus que, par un curieux contraste le livre dans lequel Bourget a consigné ses notes et souvenirs de la Péninsule porte le titre de *Sensations d'Italie*. On eût compris une tout autre appellation plus appropriée au tempérament de ce fils essentiel de la mathématique, de ce logicien, né dans un pays où la raison est reine. Est-ce l'influence des rivages ensoleillés? L'abord de la mer lui donne des frissons poétiques. Certes, il avait déjà écrit des vers, de beaux vers, mais si intellectuels, si lourds de substance philosophique, si cousins de ceux de son confrère Sully-Prudhomme! De l'austère Albion il avait rapporté des *Etudes*. Or il se croit obligé de ressentir en Italie des « sensations », — comme tout le monde. J'avoue que cela cadre mal avec l'homme qu'il est et le livre qui porte ce nom. Ne forçons point notre talent: Bourget artiste impressionniste! Au risque de chagriner ses admirateurs — et qui sait s'il en existe de plus fervents que nous — nous dirons que ses ouvrages italiens nous ont déçu toutes les fois qu'il a essayé de pénétrer dans le domaine enchanté des couleurs et des formes.

Oui, un tel titre agace chez Paul Bourget, chez ce moine de l'intelligence intoxiqué dès sa prime jeunesse par l'idée de la gloire littéraire.

* * *

Il s'engagea pour la seconde fois outre-Alpes à quarante ans. Vingt ans après son premier voyage. Du 21 octobre au 2 décembre, Bourget parcourent l'Italie du Nord au Sud, de Volterra à Reggio di Calabria, la traversant le long de ses petites villes peu visitées, plus expressives que les capitales, de la vie intime des peuples. Il ne parlera pas de Rome dans le premier de ses ouvrages italiens, mais le roman entier de *Cosmopolis* sera dédié à la Ville Eternelle (1893). C'est dans les cités silencieuses et engourdies qu'il a trouvé matière à méditations. Qu'est-il venu demander à cette Ombrie, à cette Toscane, à cette Grande Grèce? Certainement pas la poésie. Pour goûter à la fontaine de Jouvence, un certain état de grâce préalable est nécessaire. Bourget, comblé de tant d'autres dons, n'a pas été touché par elle.

S'il fallait nous en tenir à une petite plaquette arrachée sans doute au vieil écrivain par un éditeur indiscret, ce serait un désastre! En 1929 paraissait aux « Editions des Horizons de France » les pages *Sur la Toscane*, évocations d'anciens souvenirs à l'aide de notes d'autrefois. Il était allé chercher, dit-il, en Italie, des « émotions d'art et d'histoire ». On nous permettra d'écrire que l'art ici est un prétexte. L'histoire seule le séduira, sans lui inspirer aucun de ces élans sentimentaux qui donnent tant de charme à l'insuffisance scientifique de Chateaubriand.

Certes, ses notes sont encombrées de références picturales et d'appréciations esthétiques. Je n'irai pas jusqu'à dire que les plus belles pages sur l'Italie qu'on trouve dans ses livres sont des citations! Mais comment parler d'« art » lorsqu'on lit des phrases

enchanteresses du genre de celles-ci : « Je n'ai pas oublié l'admirable dôme avec ses bas-reliefs des Della Robbia en terre cuite émaillée non plus que le palais Pretorio avec l'étonnant distique gravé dans l'ancien tribunal. »

Où encore, à propos de Lucques : « ... si intéressante par ses remparts, ses tours, sa via Fillungo, paradoxalement prolongée entre les boutiques dans le style du Moyen âge et les vieux palais, et dans sa cathédrale les deux anges délicieux de Matteo Civitali. »

Ne sentez-vous point là toute la saveur originale des épithètes et la cadence de la période ? Il serait cruel de continuer par Pise « avec la place où surgissent son dôme, son baptistère et sa tour penchée, Florence avec son palais vieux, sa loggia dei Lanzi et tous les chefs-d'œuvre de ses églises et de ses galeries ». Dans quel guide terne et morose Paul Bourget a-t-il donc puisé ses souvenirs ?

Soyons franc, pour ne pas être rebuté par ces *Sensations d'Italie*, par ailleurs si riches en rapprochements historiques et en puissants symboles. Bourget n'est pas artiste : ni son style, ni ses rêves, ni ses idées, ni ses préoccupations ne relèvent de la divine fantaisie. Le don suprême lui a été refusé par le dieu couronné de laurier.

Non. Il vaut mieux revenir au vrai Bourget qui a su fort bien voir ce qu'il était capable de voir, au Bourget de *l'Enquête sur l'Etat des mœurs contemporaines*, titre qu'on donnerait volontiers à l'ensemble de son œuvre ; au Bourget raisonneur, savant psychologue et sociologue qui va toujours le scalpel à la main, qui conclut à la monarchie quant au temporel et au catholicisme romain quant à la règle des mœurs. Alors nous nous reconnaitrons, et l'Italie aussi.

Plûtôt que ses médiocres impressions poétiques, la nouvelle Italie se délectera, par exemple, de telle phrase lourde de sens du *Démon du Midi* : « La démocratie n'est pas un fait nouveau, c'est un fait ancien. Il réapparaît chaque fois qu'un peuple commence à vieillir. »

L'Italie aura exercé son influence très nette sur Bourget, sociologue catholique et traditionaliste. L'atmosphère toscane aidera ce grand idéologue à se dégager des formules d'algèbre et à se rapprocher des existence complexes, c'est-à-dire du rythme multiple de la vie. Il se souviendra désormais des étapes, ferventes en Ombrie lorsqu'il aura à peindre la passion vraie, lorsqu'il tracera dans *les Détours du cœur* le tableau dantesque de « l'amour soupirant après la tendresse et rencontrant la rancune ». Et la lettre d'Henry de Poyanne dans *Un Cœur de femme* ne lui-elle point des feux mystiques de l'amour franciscain : « Je vous aime aujourd'hui avec une tendresse si désintéressée, si purifiée par le martyre de ces derniers jours, que je trouverai en moi de quoi accepter de loin cette idée (de la séparation) avec cette sorte de paix dont parle le Saint Livre. Soyez heureuse, même hors de moi, même sans moi. » Elle sera bien Italienne aussi la « petite contessina » d'*Alba Steno* qui s'est jetée dans la mort autant à cause de la douleur de sa fille qu'à cause de son désappointement sentimental.

* * *

Mais il passe rapidement sur les indications « pittoresques » pour nous entretenir de l'« histoire héroïque de la Toscane » où il est plus à son aise pour évoquer la rivalité des républicains du Moyen âge. Il n'est point pacifiste. Il rappelle avec Joseph de Maistre le « tragique principe de la guerre féconde », et songe à Pascal, qui, dans ces luttes, « aurait vu un argument de plus à l'appui de sa thèse sur le monde de la chute, seule explication de lois étrangement inhumaines ».

Pise lui semble précisément bâtie pour illustrer les méditations de l'éloquent rêveur des *Pensées*, Pise « taciturne et tragique »,

où « la grandeur et la misère » ont alterné sans cesse, comme elles alternent dans les choses humaines au lieu de coexister. Spinoza lui-même intervient et nous avons une belle leçon d'histoire.

Comme le capitaine Lyautey, comme Mistral, à la même date qu'eux, il dissertera également sur l'unité et le fédéralisme. En France la centralisation est indésirable ; en Italie elle était jusqu'à un certain point nécessaire. Et pourtant, il dit ses regrets de voir disparaître « la loi de bienfaisance de la vie locale » qui lui apparaît « aussi claire que le ciel d'azur éployé sur les remparts des petites villes italiennes ».

Dans l'Italie entière Bourget retrouvait l'éternelle protestation de l'idéal humain contre les inhumanités de la science. Sous le toit de Leopardi il avait senti l'amour plus fort que l'amour. Et dans Pérouse il louait les Ombriens d'avoir de l'âme. C'est le rejet du déterminisme. Le sentiment est reconnu sans réserves. On s'en rend compte en découvrant avec lui, dans le crépuscule de telle cathédrale de Toscane, une *Assomption* de Vecchietta lui révélant peu à peu, sous la flamme du cierge sa sérénité mystique. Il a admiré les « savantes anatomies » de Signorelli, mais leur a préféré le suave Angelico. L'inspiration spiritualiste de la visite qu'il fit à Assise résumerait ce paisible et délicieux voyage dans l'Italie essentiellement provinciale et presque fédéraliste de 1890, à travers une terre de beauté sans grands besoins et presque encore sans grandes ambitions.

Pourquoi faut-il que ses vastes considérations historiques et psychologiques soient déparées par une misérable pauvreté de style ? Cette même Pise « taciturne et tragique » devient « cette Pise aujourd'hui déchue », « avec sa cathédrale de marbre, sa splendide façade », « ses nobles colonnes », « ses élégantes arcades », « sa coupole hardie » et surtout son « campanile auquel son inclinaison a fait donner le nom de tour penchée ».

Je ne suis plus assez jeune pour entrer dans la cohorte de ceux qui dénie tout talent à M. Paul Bourget et élèvent au ciel Jean Cocteau. Malgré les adjurations que me fit jadis Jacques Maritain sous les paisibles et bourgeois ombrages de sa villa de Meudon, je ne suis pas encore parvenu à me ranger dans le chœur qui chante la gloire de Jean, son fils spirituel et prodige. Je me suis toutefois, depuis longtemps, résigné à constater l'indigence artistique des phrases de notre maître Bourget.

Mais où son impuissante misère frappe davantage, c'est lorsqu'il parle de la terre par excellence des émotions, des harmonies et des images. Pas une ligne neuve dans cette monotone énumération de palais, de quais, de rues, de tableaux célèbres. Pas un son mélodieux qui repose de cette aride intonation de pédant.

Certes, il connaît à merveille ses dates, ses mots historiques. Il sait que « ce cimetière de Pise fut fondé au XII^e siècle par un archevêque qui fit venir de Palestine la terre qu'encadrent aujourd'hui les murs de la tour carrée commencée par Giovanni Pisano en 1273 et achevée en 1283, à la veille du désastre définitif. » Mais combien une lueur de légende autour de ce *campo-santo*, de cette terre exotique et sainte, nous eût ravivés ! Mais lui nous entretient de choses plus sévères — et qui ont leur valeur : « Autre symbolisme pascalien : l'ordre de la pensée substitué à l'ordre de l'action, la défaite de la Méloria réparée par le triomphe scientifique de Galilée utilisant l'inclinaison de la tour penchée pour ses expériences sur les lois de la chute des corps. Pascal et lui, autre coïncidence, étaient contemporains. Celui-ci mourut en 1662, l'autre était mort en 1642. Pise ne sera pas, comme elle l'a rêvé, la capitale d'un empire méditerranéen. Elle devient une capitale de l'empire des idées. »

Quelle joie intellectuelle — chez Bourget idéologue !

Semblable à tant d'autres pèlerins amateurs de poussières, il fouille des histoires du XV^e siècle pour trouver une inspiration à des vers adressés à une amie malade et qu'il transcrit avec

désinvolture en 1929. Il conseille à la convalescente, en un style digne de Chateaubriand versificateur, de se rendre à Pise :

*Tu connaîtras le charme attirant de la tombe...
La pâle mort viendra, d'un geste gracieux,
T'offrir son lis, ainsi que les tableaux pieux
Nous montrent l'ange avec une branche fleurie,
Qui s'agenouille en terre et dit : « Salut, Marie. »*

Décidément le romantisme a la vie dure, même chez Paul Bourget!

Je vous fais grâce des stances à l'Arno, vu de Florence. Elles nous sont données, dit l'auteur, à titre de document : « Elles ont ce mérite à tout le moins de traduire avec sincérité l'émotion intellectuelle provoquée chez un lettré français de la fin du XIX^e siècle par les souvenirs qui flottent autour des églises et des palais de la ville de Médicis. » Il y a deux vers pourtant de ces stances qui font réfléchir sur la signification que Bourget donne au mot art :

*... l'Art était mon seul Dieu.
Le rêve d'être grand me brûlait de son feu
D'incarner l'Idéal dans des œuvres sublimes.*

Cet « art » était la passion intellectuelle des lettres, l'époque du café noir et des réveils matinaux. Ce n'était point la « poésie pure ».

Sur Florence encore, cette belle remarque qui à elle seule vaut mieux que toutes les stances : « C'est en effet un conseil d'action intellectuelle et d'énergie qui se dégage de cette ville extraordinaire. » Suit une page d'émotion véritable, délivrée de toute prétention artistique et qui indique que Bourget a su quitter les musées pour regarder dans la rue des êtres de chair et de sang.

* * *

Un esprit disposé comme le sien aux vastes conceptions sociales et romanesques ne pouvait résister à l'attraction de situer dans la Ville Éternelle quelque beau conflit d'âmes, quelque forte aventure qui exprimât un peu de cet éternel humain dressé contre l'Éternel divin. Tandis qu'il partait pour l'Amérique, paraissait la magistrale composition de *Cosmopolis*, qui demeure non seulement le chef-d'œuvre italien de Bourget, mais l'une de ses œuvres capitales. Aucune d'elles peut-être ne l'a exprimé lui-même plus pleinement. Et cette confession d'un auteur secret entre tous est le plus émouvant de ses souvenirs d'Italie. Il nous avouera un peu de son cœur dans ce Dorsenne, très honnête homme, avide de croire et impuissant de sacrifier à une certitude de bonheur son indépendance de passion intellectuelle. Nul romantisme d'ailleurs dans son cas qu'il déclare ni fatal, ni magnifique. Et le cadre de ce combat intime, c'est la virile Rome, terre ardente de la foi et de l'énergie sentimentale.

Ce n'est point par un goût romantique pour l'antithèse que Bourget a fait vivre à Rome Jean Dorsenne, l'homme de doute. De toutes les grandes agglomérations urbaines du monde civilisé, je ne connais point de lieux hors de Rome et de Paris où l'appel de Dieu et l'appel du diable soient aussi vifs et aussi sensibles. Ailleurs, la grisaille de l'indifférence, la grossièreté du matérialisme économique, la qualité vulgaire des plaisirs, le fatalisme enfin des systèmes orientaux empêchent d'entendre les voix surnaturelles. A Rome, la foi côtoie l'incrédulité sans que celle-ci soit cependant assurée du repos. La présence perpétuelle de l'Apôtre témoin du Christ ne laisse pas l'âme tranquille dans son engourdissement. La foi non plus ne connaît point ici l'assurance du calme : nulle part plus qu'à Rome même les contingences humaines de l'Eglise ne sont aussi visibles. Tourment pour le chrétien, tourment

pour l'incrédule, tourment pour celui qui voudrait finir sur le mol oreiller du doute, il faut se tenir sans cesse sur ses gardes.

C'est donc tout d'abord une étude morale sur la Ville Éternelle que nous donne Bourget par le seul fait d'y faire vivre Jean Dorsenne. Une seconde étude, devenue maintenant historique, c'est celle de la Rome cosmopolite de 1890. Je dis historique, car la Rome nationaliste de 1932 est très loin de la grande ville de province unique au monde où se rencontraient les Européens du XIX^e siècle dont MM. Paul Valéry et Guglielmo Ferrero ont pleuré la mort en une prose excellente.

Cette double physionomie vaut à *Cosmopolis* d'être un des documents les plus précieux que nous possédions sur l'esprit et l'aspect psychologique de Rome au temps du libéralisme italien, et sur les rendez-vous que s'y donnaient les gens cultivés ou les héros de la vie mondaine internationale. Et Bourget, déjà nationaliste français avant la lettre, avait horreur de ce cosmopolitisme qui depuis a fait la fortune de M. Maurice Dekobra et l'infortune de tant de financiers. N'a-t-il point posé du reste lui-même, dans l'avant-propos des *Sensations*, cette demande qui est en même temps un verdict : « Lecteur, avez-vous gardé, malgré la tristesse des malentendus politiques (nous sommes, avec Bourget, aux temps de la *Triplice*, mais la fraternité d'armes de 1915-1918 n'a pas fait disparaître, même en 1933, ces fameux malentendus), le goût passionné de l'Italie, et, dans cette Italie, des coins les plus réfractaires au cosmopolitisme niveleur? »

Et il ajoute dans la lettre au comte Joseph Primoli qui ouvre le roman « ... ce monde (cosmopolite) n'a pas, il ne peut avoir ni des mœurs définies, ni un caractère général. » Il a donc choisi Rome pour surprendre dans une attitude momentanée, mais humainement expressive, une colonie de ces nomades qui, tout de même, appartiennent à une race ou « sont seulement possibles dans les données de cette race ». C'est donc, pour employer le langage à la mode, une sorte de surimpression cinématographique. Nous regardons évoluer cette histoire d'amour, de luttes d'âmes et de races, qui aurait pu être vécue, au dire même de Bourget, dans n'importe quelle grande capitale du monde; et au travers de la trame romanesque apparaît clair et bien observé un charmant tableau de Rome. Plutôt donc qu'au conflit lui-même, nous nous attacherons à ce qui, dans *Cosmopolis*, demeure propre à la Ville Éternelle.

* * *

Pénétrons-y à la suite d'un des protagonistes, très modeste personnage, bien Italien, où si l'on veut bien Méridional. Ribalta est Corse. Il a été séminariste, républicain et condamné à mort. Ce fut un aventurier sans peur des guerres de la libération italienne, secrétaire de Mazzini. Amoureux violent et radical-socialiste, il termine son existence à Rome dans une boutique de libraire érudit, gallophobe et poète. Face à lui, une autre figure, bien romaine aussi : ce vieux marquis de Montfanon, une épave des zouaves pontificaux, ancien fétard de l'Empire; il résume en lui tout le drame de la participation française à la constitution de l'unité italienne, drame dont le dénouement n'est pas encore advenu. Il a une parole atroce à l'égard de l'Italie politique : « Ici, vous n'avez de mémoire que pour la haine. » Et l'Italien retiré des révolutions lui donne une réplique qui pourrait peut-être amener le dénouement du drame, le jour où nous songerons à répéter avec lui : « Nous sommes quittes pour les services. »

■ Cette allusion à nos différends latins, qui ne datent point d'hier, est à peu près la seule note d'histoire moderne. Ajoutons-y cette réflexion sur la décadence de la noblesse romaine qui, pour des raisons bien différentes, rejoint les appréciations sarcastiques d'Edmond About : « Ils (ses chefs) ont tout mérité puisqu'ils ne se sont pas fait tuer jusqu'au dernier sur les marches du Vatican

quand les Italiens ont pris la ville. « Cette belle déclaration aussi, à laquelle non seulement tout catholique, mais tout civilisé doit souscrire : à Dorsenne qui l'accusait de cosmopolitisme parce qu'il n'habitait pas non plus sa patrie française, le vieux marquis répond : « Pour moi Rome n'est point Cosmopolis, mais Métropolis, la Ville-mère? Je suis chez moi, ici, dans ma patrie d'âme. »

Et nous voici déambulant dans cette Rome désuète qui va bientôt disparaître, suivant le pas des cosmopolites, mais entrevoyant, çà et là, des tableaux de pure romanité. A défaut d'un peintre de génie, Bourget aura été un peintre consciencieux, un véridique peintre des mœurs locales. C'est la célèbre place d'Espagne reliée à la Trinité des Monts par « un double escalier semé de paresseux », parcourue de fleuristes aux pieds nus et de nombreux mendiants. Ce sont les jardins, encore si vastes à cette époque, qui inspirent un Bourget de grand style. Il inscrit par la plume de Dorsenne : « ...idée du jardin latin opposé au jardin germanique ou anglo-saxon, ce dernier respectant l'indéterminé de la nature, l'autre tout en ordre, humanisant et administrant jusqu'aux parterres. Soumettre la complexité de la vie à une pensée d'ensemble et très claire, marque constante du génie latin... Catholicisme... »

Ses évocations historiques sont moins heureuses; rien de l'émotion qui naît, longuement préparée, et se prolonge comme la résonance de la dernière harmonie lorsque l'écrivain s'est tu. L'histoire lui tient à cœur, mais il est un peu vain et énumératif. Ses interlocuteurs ont l'air de réciter le guide ou le Gotha. Il est plus intéressant lorsqu'il nous conduit par les petites rues de Rome qui renferment tant de philosophie : « En Italie tout étranger est prince ou comte et la profonde bonhomie qui règne dans les cœurs donne à ces titres dans la bouche de celui qui les décerne une amabilité le plus souvent exempte de calcul. Il n'y a pas de pays au monde où règne une plus véritable et plus charmante familiarité de classe à classe. »

Nous sommes heureux de témoigner qu'en dépit du siècle, cette familiarité dans les mœurs se retrouve encore chez les Italiens de l'an X à travers la discipline dévouée des Faisceaux.

Bourget nous initie aux premiers développements urbains de la Rome contemporaine, nouvelles constructions et jeux de Bourse. Il nous fait pénétrer dans les musées : quel grand connaisseur, mais combien fatigant! J'aurais dit un catalogue, si un catalogue n'était par essence la plus morte des choses. Cette fréquentation des musées des petites villes d'Italie, Bourget la continuera par la suite. Il reviendra désormais assez souvent outre-Alpes chercher sous les cieux italiens le décor ou les accessoires non plus de vastes romans, mais de drames rapides comme *Terre promise* et surtout de ces nouvelles où il est passé maître inégalé. C'est dans ce genre de récit que nous retrouverons le psychologue qui a su découvrir chez le passant anonyme la passion et l'accent figés sur les traits d'un tableau accroché au mur. Il a fait descendre de leurs cadres d'entières populations picturales en leur restituant une vie qui n'était plus que de l'histoire ou de l'anecdote, et les a offertes frémissantes à notre curiosité.

A ces musées, à ces villes endormies, il a été redevable de tels paysages, de telles allusions, de tels souvenirs, de telles évocations de chefs-d'œuvre, ramenés par le psychologue aux réactions secrètes de l'âme. Il a reçu de l'Italie le souci constant des grands modèles de la peinture et de l'architecture qu'il ne s'est jamais lassé de contempler sans pourtant parvenir à s'assimiler leur fraîche spontanéité et leur harmonieux équilibre.

Cependant ce passionné de l'intelligence a trouvé dans le ciel italien l'atmosphère intime de plus d'une nouvelle où dans une sorte de recueillement, de repliement sur lui-même, il a créé ces drames silencieux de l'âme qui concentrent à la fois la fougue de l'individu, la beauté de la nature, l'exaltation de l'art, la force des vertus morales de la race.

Est-ce à dire que l'Italie moderne l'a préoccupé? Non. Il a participé à l'erreur de ceux qui ne virent dans l'Italie des Princes de Savoie qu'une relique du passé, entraînant inconsciemment notre peuple français, trop crédule envers ses écrivains, à se faire une fausse idée de la nouvelle Italie lorsque celle-ci fut née des douleurs de la dernière guerre. Pour beaucoup d'entre nos voyageurs, cette Italie-là n'existait guère en gestation.

Depuis, Bourget, l'intelligence toujours en éveil, aura contribué à nous éclairer sur la jeunesse trop ardente de notre belle voisine. Mais il ne devinait guère ses charmes prometteurs lors de ses pèlerinages d'autrefois. Nos hommes politiques se contentant de laisser nos poètes et nos artistes louer les splendeurs italiennes de *jadis*, abandonnèrent eux aussi l'idée, ou mieux, ne la connurent sérieusement jamais, d'une alliance latine : on fut « alliance russe », « entente cordiale », « rapprochement franco-allemand », sans guère songer que la vérité historique et chrétienne pour le peuple de France était dans la direction de Rome.

Tandis que nous continuions à imaginer en eux des princes de la mandoline et des virtuoses du macaroni, les Italiens de la Troisième Italie mûrissaient, et personne n'était là, au siècle dernier, pour nous prévenir de leur renaissance. Sauf le jeune capitaine Lyautey, et Mistral le Mage, Bourget, comme tant d'autres « hommes de lettres », n'eut pas ce don de prophète en Italie qui anima Chateaubriand ou Edmond About dans leurs appréciations sur nos voisins.

* * *

Somme toute, Bourget demeure l'un de nos maîtres les plus irrégulièrement touchés par cette Italie qu'il a pourtant passionnément aimée. Lorsqu'il y a trois ans le roi Victor-Emmanuel III lui conféra la grand'croix des Saints-Maurice-et-Lazare aux applaudissements de plusieurs générations d'écrivains français et italiens, il récompensait un grand esprit qui, s'il n'avait pas su prévoir la force de l'Italie nouvelle, la reconnut aussitôt qu'elle se manifesta. Bourget n'avait pas non plus ressenti au tréfonds de lui-même cette incantation qui de Chateaubriand à Mistral s'est exercée toute-puissante et bienfaisante sur la fleur de nos écrivains, italianisants.

On dirait qu'un don spécial lui a manqué pour recevoir complètement cette initiation italienne qui lui eût donné cette douce harmonie de la langue que Racine reçut des Grecs et que la logique ni M. Taine ne peuvent dispenser.

Cependant la raison vient également des Grecs et les poètes ne furent pas les chéris de Platon. Cette raison habite Bourget. C'est elle qui lui a inspiré certaines pages de *Cosmopolis* à la gloire de la latinité. C'est à l'une d'elles que nous emprunterons les derniers mots de cette étude : « Quand on approche de ce génie latin dans ses représentants les plus complets, le vieux terme de goût, dénaturé par la critique conventionnelle, reprend sa véritable signification, et l'on comprend quelles vertus d'intelligence il résume. Il en est d'autres, et plus touchantes. Celles-là sont souveraines. »

PHILIPPE DE ZARA.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Semaine sociale de Reims

A tort ou à raison je détache de l'ensemble des leçons de la Semaine rémoise celle qu'a faite sur les *Principes et la technique d'une politique de l'Education*, non pas le R. P. Guittou, comme on l'a dit dans la presse et, notamment, dans le dernier fascicule de l'*Illustrazione Vaticana*, mais, son frère, M. Jean Guittou, agrégé de l'Université, professeur de philosophie au lycée de Moulins.

« Désigner ce cours, présidé et couvert d'éloges par S. Exc. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, venu à la Semaine avec le Nonce apostolique, le désigner comme le « clou de la Semaine, suivant une expression aussi banale qu'expressive, serait quelque peu hyperbolique, sans doute, mais M. Guittou fut si chaleureusement et si unanimement applaudi, appelé en témoignage, cité comme autorité dans les leçons subséquentes, qu'il me parut le porte-parole attrité de l'opinion catholique en France. Je ne voudrais pas écrire ici un mot qui fût interprété comme une censure de l'attitude de nos amis français dans la question de l'enseignement, conditionnée chez eux par des conjonctures différentes de celles qui l'encadrent chez nous, il me sera seulement permis, j'espère, de faire loyalement connaître la réaction personnelle d'un Belge qui, d'ailleurs, accueillera volontiers ici toutes rectifications jugées opportunes ou nécessaires.

M. Guittou a entendu parler de l'*Ecole* sans épithète; il m'a semblé qu'il a sous-entendu l'*Ecole* unique et que son cours en était l'apologie à peine déguisée.

Il pose d'abord, sommairement, trop sommairement à mon avis, le problème devant l'histoire. Trois grandes phases : 1° des origines au VI^e siècle après Jésus-Christ, la société spirituelle ne s'occupe pas de l'éducation. Je renvoie aux travaux de Paul Allard, qui a raconté les origines de l'enseignement chrétien sous la domination romaine, les victoires de la liberté même sous l'ère de la persécution et son triomphe final sous les successeurs de Julien l'Apostat, surtout après l'édit de Constantin. Je renvoie à Clerval (article du dictionnaire d'Alès) pour les écoles monastiques, épiscopales, presbytérales dont l'efflorescence a marqué la période immédiatement consécutive à la chute de l'Empire romain, 476, jusqu'au VI^e siècle. Evidemment, ces faits ne sont pas contestés par M. Guittou, mais je les trouve trop noyés dans sa synthèse.

La seconde phase, embrassant irrégulièrement la vaste période qui va du VI^e au XIX^e siècle, est celle où la société spirituelle prend en charge l'éducation. Encore une fois, c'est une vue simpliste à force d'être sommaire. Enfin, à partir du XIX^e siècle, la société spirituelle et la société temporelle luttent pour l'éducation.

Posant ensuite le problème devant la raison, M. Guittou réclame à bon droit la coopération des deux sociétés, de l'Etat et de l'Eglise. Il formule ainsi les attributions de l'Etat : « Il doit venir au secours de la famille, afin de lui permettre d'exercer tous ses droits et afin de l'obliger à remplir tous ses devoirs : de l'instruction générale et de l'éducation civique nécessaires à l'homme moderne ».

Je ne puis adhérer à cette formule qu'en y sous-entendant cette réserve : s'il n'y a pas été pourvu par les libres initiatives.

Selon la doctrine traditionnelle, contre-pied de la théorie aristotélicienne, à l'enseignement, envisagé sous le rapport du bien privé, celui qui vise à rendre l'homme capable d'atteindre sa destinée terrestre, et, par celle-ci, sa fin éternelle, l'Etat, en règle générale, en principe, n'a rien, absolument rien à voir; dans l'enseignement envisagé sous le rapport du bien public, celui qui forme le futur citoyen, le membre utile de la société, l'Etat peut sans doute revendiquer une part de légitime intervention. Mais il n'a droit et pouvoir direct, primaire, permanent, absolu que sur les choses qui dépassent de soi, par nature, en toute hypothèse, la sphère d'action des initiatives privées, tandis que, sur les choses qui, tout en se rapportant au bien commun, ne le constituent pourtant pas à la lettre parce que, d'ordinaire, elles ne débordent pas le domaine des initiatives privées, sur ces éléments-là l'Etat ne possède qu'un droit indirect, subsidiaire, occasionnel. Bref, l'Etat, tuteur du bien commun, prend sous sa protection juridique et favorise toutes mesures tendant à promouvoir positivement et directement la prospérité commune. Cela, c'est sa mission propre, authentique, indéclinable. Il ne peut s'immiscer dans la sphère du bien privé, même de celui qui, en rapport avec le bien public, ressortit normalement à la liberté, que dans cette hypothèse : au défaut des initiatives privées. Et avec une indémontable énergie, nous appuyant sur la doctrine de la tradition, adhérant pleinement à l'exposé doctrinal de M. le chanoine Dehove, professeur aux Facultés catholiques de Lille, que nous nous bornons à résumer ici, nous rangeons dans la seconde catégorie « l'enseignement et l'éducation envisagés même dans leur rapport à l'intérêt social ou comme formation du futur citoyen ». Donc, l'enseignement de la morale du citoyen, chapitre de l'éthique générale, est du ressort des organismes qui ont reçu de Dieu même le soin d'y pourvoir, en premier lieu aux familles et à l'Eglise; et l'Etat ne peut en assumer la charge que s'il n'y a pas été autrement pourvu. Faut-il ajouter que, ces principes rappelés, nous nous inclinons respectivement devant toute décision de l'autorité religieuse, juge en dernier ressort de l'opportunité d'une dérogation à l'application des principes?

Pleinement d'accord avec M. Guittou quand il demande à l'Etat d'aider l'Eglise à remplir sa tâche divine de l'éducation de l'homme total en vue de la vie éternelle.

* * *

La deuxième partie de la leçon traite des difficultés de la coopération dans la société contemporaine.

Définissant les caractères de l'Etat moderne, le professeur constate qu'un contact de l'Eglise (dont il s'est séparé cependant), l'Etat s'est spiritualisé, s'est considéré comme chargé de mission, si je comprends bien, l'Etat moderne qui est en rupture avec Dieu, le Christ et son Eglise, se croit chargé d'âme! Ce seraient les progrès de la Réforme et surtout l'indifférence religieuse engendrée par la pseudo-Réforme qui auraient éveillé la conscience de l'Etat et l'auraient induit à suppléer le pouvoir spirituel violemment disjoint du temporel. Devant une France en partie déchristianisée, devant une société où la famille a démissionné de ses fonctions d'éducatrice, c'est à l'Etat, ce bon apôtre, qu'incomberait la mission d'évangéliser les masses et de rapatrier les déshérités. Naturellement, M. Guittou ne souscrit pas à cette monopolisation césaro-papiste qui ferait de l'Etat le dispensateur de la vérité qu'il ignore et de la vertu qu'il pratique à sa façon et impose par le Code pénal.

Mais, à cette occasion, il examine deux problèmes cruciaux

dont l'un résume les luttes du siècle passé, l'autre annonce les luttes du siècle présent.

Si je comprends bien, il célèbre les somptueuses funérailles de la liberté d'enseignement en France où elle fut illustrée par Montalembert, Dupanloup, Veuillot, plus tard par de Mun, Grousseau, tant d'autres. Il semble qu'on se résigne à lui élever un superbe mausolée et les yeux se tournent vers la *liberté de la vocation*.

La grande trouvaille, le dernier cri du progrès : dans le gisement social découvrir les pépites d'or qui y sont enfouies, dans la masse du peuple faire éclore les génies latents, libérer, non les âmes mais la vocation. L'enfant n'est ni à l'Etat, ni à la famille, ni à lui-même. Il appartient à l'*appel social intérieur*, à ce je ne sais quoi de mystérieux, la vocation. Enfin, la liberté de l'enseignement étant mise hors cause, se lève le siècle de la vocation. Et M. Guittou revendique pour l'Etat le droit et le devoir d'*aider la vocation* de cet enfant qui ne lui appartient pas, conjointement avec la famille, à qui d'ailleurs il n'appartiendrait pas non plus. A lui de débayer la voie qui s'ouvre devant l'appelé, d'atténuer au moins les obstacles créés par l'infortune, d'ouvrir toutes larges par la gratuité les portes des écoles, des lycées, des universités, d'écarter les inaptés par la sélection, de susciter les élites, d'orienter chacun dans sa tâche propre. C'est l'Etat-pédagogue, au sens large du mot, l'Etat-prospecteur des intelligences, l'Etat constructeur de la cité intellectuelle sur les plans dont il est l'architecte.

Je n'ai pas entendu M. Guittou dénoncer cette gratuité comme une amère duperie pour nombre de familles dont elle supprime la liberté, les contraignant, si elles sont peu fortunées, à envoyer leurs enfants aux écoles publiques et gratuites, ne leur permettant pas l'accès des écoles libres de leur préférence, destituées de tout subside et partant payantes.

Il ne se fait pas illusion, d'ailleurs, sur les difficultés d'une sélection artificielle, sur les suites à redouter du système, les dangers de la conscription scolaire, la multiplication des appelés qui n'auront pas été élus, l'encombrement des carrières libérales, la menace d'une nouvelle catégorie de chômeurs, les chômeurs de l'intelligence, plus à craindre que les chômeurs des bras parce qu'ils seront les artisans des révolutions.

Mais j'estime qu'il faut pousser plus loin la critique d'un système auquel d'ailleurs M. Guittou, à travers quelques périphrases, finit par se rallier, en demandant à l'Etat d'aider chaque profession à choisir son élite. Allons donc! Que faites-vous du droit primordial de la famille?

L'éducateur naturel de l'enfant, c'est le père et la mère de famille, eux seuls. A ceux qui lui ont donné la vie, aux auteurs de ses jours, à eux seuls, dans l'ordre naturel, il appartient de procurer tout ce qui fait l'honneur, la dignité, le prix de la vie. A eux seuls, les géniteurs dont la paternité prolongée fait les éducateurs-nés, d'orienter leur enfant vers sa fin, de le guider sur le chemin de la vie, de lui ouvrir les portes de son avenir, et, consultant ses goûts et ses aptitudes dont ils sont les meilleurs juges, les seuls en droit et ceux qu'ils auront librement choisis, de reconnaître sa vocation.

A bas l'Etat usurpateur des droits sacrés, imprescriptibles de la famille! Le voyez-vous nous conduire graduellement au collectivisme intégral? Il socialisera les moyens de production, il ne lui restera plus qu'à socialiser les personnes, les plaçant ou les déplaçant pour les besoins vrais ou prétendus de la société, absolument comme des pions sur un échiquier, comme le dit avec son habituel bonheur d'expressions le R. P. du Passage dans ses *Notions de sociologie*.

* * *

La fin de la leçon nous mène sur un terrain plus brûlant encore: *Incedo per ignes*. Il fallait bien y arriver, au problème philosophique qui se cache souvent sous le problème de la culture. Il y a deux métaphysiques qui s'affrontent à l'Ecole, celle de la cité

temporelle et celle de la cité éternelle, la vraie patrie, la patrie définitive. Ici, comme au bord d'un abîme, se pose la redoutable question de la responsabilité. Allez-vous livrer des âmes de baptisés, des enfants de Dieu dont il faut faire des citoyens du Ciel, à ces maîtres qui, à ne les supposer pas sectaires, sont condamnés par fonction à la neutralité confessionnelle et même à la neutralité philosophique?

Il est impossible que, dans l'atmosphère saturée d'indifférence religieuse, la foi de l'enfant, du jeune homme, ne soit pas asphyxiée. Cette effrayante préterition — je ne parle pas d'hostilité patente ou sournoise — qui dans l'histoire, les lettres, les sciences prétend ignorer Dieu, l'ensevelit dans le silence du dedans, cette radiation du nom divin, elle seule, est capable, de dessécher et de flétrir les âmes.

A cette difficulté il est répondu par l'espoir que l'on nourrit d'assainir le corps enseignant et d'obtenir même des maîtres incroyants ce nouveau genre d'enseignement qu'on appelle l'enseignement *ouvert* par opposition à l'enseignement *clos*. Un haut dignitaire ecclésiastique a parlé de *neutralité ouverte et sympathique*. Je m'excuse de ne pas saisir ces subtilités et, naturellement, je me garderais bien de blâmer ce que je ne comprends pas.

Il se peut que dans ce noble pays de France, le champ des possibilités s'étant fort resserré, on sente le besoin de sauver ce qui peut être sauvé par des ménagements et des accommodements où notre rare bon sens belge éprouve quelque difficulté à entrer.

Comme je me permettais de m'étonner du succès de cette leçon qui se résume à mes yeux dans la capitulation de la liberté devant l'école unique et monopolisatrice, et l'impuissante tentative de la baptiser, un membre distingué du Comité des Semaines m'a vertement répliqué: « Vous n'avez pas la mentalité des Semaines sociales! »

J. SCHYRGENS.

REX a commencé la publication de la collection

LES ROIS

les meilleurs ouvrages des écrivains belges, français et étrangers

Dans la première série paraîtront :

- Le 15 juillet : Un gentilhomme de lettres : **Prosper de Haulleville**, par le baron de Haulleville.
 Le 15 août : **Amour de l'Ardenne**, par Thomas Braun.
 Le 15 septembre : **L'Ancre arrachée** (le volume), par Guido Milanesi (traduit de l'italien par E. Leclef).
 Le 1^{er} octobre : **L'Ancre arrachée** (2^e vol.).
 Le 1^{er} novembre : **La Route de Jean-Marie**, par Maurice Butaye.
 Le 1^{er} décembre : **Idees du Temps**, par Hubert Colleye.

Ces superbes volumes de 220 à 250 pages seront présentés d'une manière sobre et moderne et se vendront 10 francs.

MAIS...

en souscrivant dès maintenant à cette première série de six volumes, vous ne payerez que **45 fr.**

Souscrivez sans retard aux bureaux de REX, Louvain, en versant 45 francs au compte chèques-postaux n° 15.21.61 (REX, 52, rue Vital De Coster, Louvain).

Les **CHAUSSURES** fabriquées par
LORQUET & CRUTZEN
à **DISON**

sont garanties

Leurs spécialités : Fantaisies et sports pour dames, fillettes et enfants.

Leurs articles en tous tissus : satin, toiles, etc., pour cérémonies, première communion et pour la plage.

Leurs articles pour hommes en qualité spéciale pour les colonies.

Leurs pantoufles en poils de chameau avec semelles en caoutchouc mousse vulcanisées

sont partout appréciés.

Prix spéciaux pour couvents, économats, pensionnats et missions.

FILATURE et TISSAGE de JUTE

Tissage de **JUTE**, chanvre, lin, etc.

GOOSSENS, Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télegr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

LES POUDRES DE LA
CROIX BLANCHE

Rien ne gâte votre voyage
comme les maux de tête.
les névralgies et
autres douleurs.
Emportez donc
toujours une
boîte de.....

LES POUDRES DE LA
CROIX BLANCHE
SOUVERAINES CONTRE
Toutes douleurs nerveuses maux de tête, maux de
dents, douleurs périodiques grippe, rhumatismes...

la boîte de 8 poudres 4 lins
la boîte de 24 poudres 11 lins
la boîte de 48 poudres 20 lins

DANS TOUTES
PHARMACIES

Depot General
PHARMACIE TUYPPENS
S^r NICOLAS WAES

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton

Filature, Ficellerie et Corderies Mécaniques

Maison fondée en 1859

F. VERMEIRE-HELLEBAUT

HAMME-SUR-DURME (Belgique)

Fils et Ficelles en tous genres

Ficelles lieuses pour la Moisson

Cordages pour l'Industrie, l'Agriculture et la Pêche

CABLES DE TRANSMISSION

Adr. télégr. : VERBAUT

Tél. : Hamme N° 12

Codes : Bentley's complete et privé

IMPORTATION — Prix et échantillons sur demande — EXPORTATION

INUTILE DE FAUFILER LES
OURLETS DE VOS DRAPS,
TAIES, NAPPES, etc... Confiez
votre tissu découpé à Cochteux, qui se
chargera sans frais pour vous de cette
préparation et finissage en lui com-
mandant l'exécution des broderies,
barettes (hourdons), motifs, initia-
les, etc... Tél. 322.17, rue Rubens, 17,
Anvers.